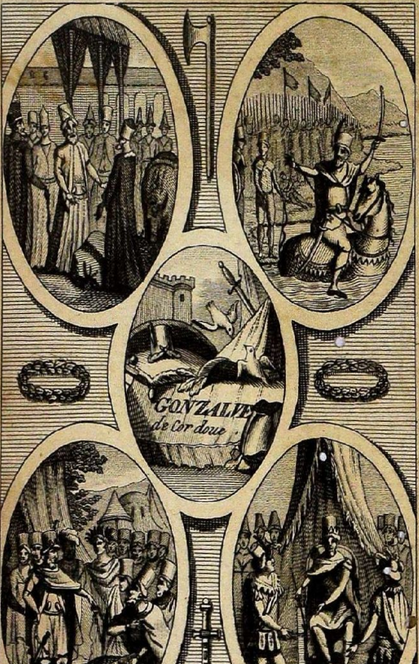
51

ŒUVRES DE FLORIAN.

Tom. I.



Fosseyeux D.xt

GONZALVE
DE CORDOUE,
OU
GRENADE RECONQUISE.

PAR M. DE FLORIAN,

De l'académie française, de celles de Madrid, Florence, etc.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLEMINET.

A PARIS,

A LA LIBRAIRIE ÉCONOMIQUE,
rue de la Harpe, n.° 117.

AN IX.

GONZALVE
DE CORDOUE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE

DU LIVRE PREMIER.

Exposition du sujet. Hommage à la nation espagnole. Isabelle et Ferdinand assiègent Grenade. Peuples et héros qui les accompagnent. Caractères de Ferdinand et d'Isabelle. Portrait de Gonzalve. Il est ambassadeur à Fez. Amour de Gonzalve pour une inconnue. Amitié de Gonzalve et de Lara. Description de l'Afrique. Le roi de Fez trompe Gonzalve. Le héros lui fait signer la paix. Danger de Gonzalve. Il est sauvé par un vieux captif. Il s'échappe dans une barque. La barque est brisée par la tempête. Gonzalve gagne un vaisseau. Rencontre qu'il y fait. Combat et victoire du héros. Il est blessé. Il arrive à Malaga.

GONZALVE DE CORDOUE.

LIVRE PREMIER.

CHASTES nymphes, vous qui baignez les tresses de vos longs cheveux dans les eaux limpides du Guadalquivir, vous qui, sous l'ombrage des orangers, cueillez des fleurs toujours renaissantes sur les verts gazons de l'Andalousie, venez m'inspirer aujourd'hui, venez m'apprendre à célébrer les héros de vos rivages; retracez-moi les sanglans combats livrés sous les murs de Grenade, et les victoires de Gonzalve, et ses amours, et ses malheurs. Redites comment le courage d'Isabelle et la prudence de Ferdinand délivrèrent enfin l'Espagne

de ses anciens usurpateurs, comment les discordes civiles préparèrent la ruine des Maures. Animez sur-tout vos récits de cette grace noble et touchante, de cette imagination féconde dont votre heureux pays est la patrie ; cachez le front austère de la vérité sous les guirlandes qui couronnent vos têtes : mais en parlant aux ames tendres des peines, des plaisirs qu'elles ont éprouvés, rappelez à tous les rois du monde que les seuls soutiens de leur trône sont la justice et la vertu.

O vous, généreux Espagnols, peuple vaillant et magnanime, dont les amans passionnés serviront toujours de modèles aux cœurs sensibles et constans, vous, dont les guerriers indomptables ont soumis assez de régions pour que le soleil étonné ne cesse jamais d'éclairer vos conquêtes, je vous consacre des récits où vous trouverez les deux sentimens idoles de vos grandes ames, l'honneur

sacré, le brûlant amour. Ne dédaignez pas mon hommage ; il est pur, il est le premier peut-être qu'un étranger, qu'un Français ait offert à votre nation, jadis rivale de la nôtre, aujourd'hui sa fidelle amie.

ISABELLE régnoit en Castille, l'Aragon obéissoit à Ferdinand. Ces deux souverains, liés par un heureux hyménée, avoient uni leurs couronnes sans confondre leurs états. Tous deux à la fleur de l'âge, tous deux également pressés d'un ardent desir de gloire, voyoient avec indignation les plus beaux pays des Espagnes soumis encore aux Musulmans. Huit siècles de combats n'avoient pu suffire pour arracher aux enfans d'Ismaël toutes les conquêtes de leurs aïeux. Souvent vaincus, jamais terrassés, ils possédoient les délicieux rivages que baigne la mer d'Afrique, depuis les colonnes d'Alcide jusqu'au

tombeau des Scipions. Grenade étoit leur capitale ; et les seuls états de Grenade rendoient Boabdil un puissant monarque.

Mais le féroce Boabdil avoit provoqué le courroux d'Isabelle. Des traités violés, des excursions dans l'Andalousie, avoient avancé le jour des vengeances ; et la trompette guerrière s'étoit fait entendre de l'embouchure du Bétis jusqu'à la source de l'Ebre : toutes les Espagnes en furent émues. Ferdinand se pressa d'accourir avec ses fiers Aragonais : l'indocile Catalan, le fougueux Valencien, l'adroit Baléare, suivirent ses pas ; les agrestes Asturiens descendirent de leurs montagnes ; l'antique Léon rassembla ses phalanges ; les fidelles Castilles volèrent aux armes ; et les époux rois, maîtres bientôt de la plupart des places qui défendoient l'approche de Grenade, assiégeoient enfin ses remparts.

Jamais tant d'illustres chefs ne me-

nacèrent une seule ville ; jamais dans un même camp ne se réunirent tant de héros. Là, se distinguoient les Mendoze, les Nugnez et les Médina ; Gusman, l'orgueilleux Gusman, si fier de descendre des rois ; Aguilar, qui croit la vertu plus ancienne que la noblesse ; Fernand Cortez, à peine sorti de l'enfance, et maniant pour la première fois le fer qui doit soumettre le Mexique ; l'aimable prince de Portugal, Alphonse gendre d'Isabelle, Alphonse qui doit coûter tant de pleurs à la malheureuse épouse condamnée à lui survivre ; et l'invincible Lara, l'ami, le soutien du foible opprimé, Lara cher à sa patrie dont il est l'honneur, plus cher encore à l'amitié dont il est le touchant modèle ; et le vénérable Tellez, qui sous ses cheveux blanchis conserve un jeune courage, et conduit depuis cinquante ans l'escadron indompté des chevaliers de Calatrave ; une foule d'autres guerriers, la fleur, la gloire des Espagnes,

qui tous ont reconnu pour chef l'heureux monarque époux d'Isabelle, qui tous ont juré de mourir ou de vaincre sous Ferdinand.

Ferdinand retient leur vaillance et veut différer les assauts. Habile dans cet art profond de diviser pour régner, de préparer la victoire avant de marcher au combat, il a fomenté dans Grenade les dissensions qui l'ont déchirée : il prit soin d'affoiblir un peuple qu'il devoit bientôt attaquer. Impénétrable dans ses desseins, constant à les suivre en silence, Ferdinand, par de longs circuits, s'avance toujours au succès. Les obstacles ne l'irritent point, sa prudence les a tous prévus : l'avenir ne peut le surprendre, sa sagesse l'a rendu certain. Actif, patient, infatigable, rival du plus brave à la guerre, sans rivaux dans les conseils, son bras fixeroit la fortune : mais son génie a su l'enchaîner.

La fière Isabelle ne veut que vaincre.

Animée d'un ardent amour pour sa religion et pour son peuple, elle poursuit dans le Maure l'irréconciliable ennemi de sa nation et de sa foi. L'honneur lui dit de voler aux combats, l'honneur est sa seule prudence; sa grande ame n'a jamais besoin de cacher un seul sentiment. Accoutumée à rendre compte à Dieu de ses plus secrètes pensées, elle craint peu les yeux des hommes; elle marche le front levé, appuyée sur sa vertu. Généreuse, altière, sensible, sévère pour elle, juste pour tous, exemple, idole de ses sujets, son conseil est dans ses devoirs, sa force dans son courage, son espoir dans l'Éternel.

Déjà le sang des deux partis avoit rougi les campagnes; déjà, depuis le commencement du siège, le soleil avoit parcouru près de la moitié de son cours, et rien n'annonçoit encore que Grenade fût affoiblie. Elle sembloit au contraire reprendre de nouvelles forces, depuis que le plus grand des Espagnols, le plus

intrépide, le plus redouté, Gonzalve, n'étoit plus au camp; Gonzalve, qui n'a pas atteint son cinquième lustre, et que les vieux capitaines consultent avec respect; Gonzalve, dont le bras terrible n'a jamais trouvé d'adversaire qui fît balancer la victoire, et dont les vertus aimables se font adorer même des vaincus. Né dans Cordoue, élevé parmi les guerres éternelles de Grenade avec ses voisins, les combats ont été ses jeux, les dépouilles maures son héritage. Dès son enfance, il sut vaincre et plaire. La nature, pour lui prodigue, voulut le combler de ses dons. Couvert de l'acier, le front ceint du casque, sa taille haute, son air de grandeur, sa force au-dessus de l'humaine, son courage au-dessus de sa force, le rendent l'effroi des guerriers: désarmé, sa beauté, sa grace, son regard pénétrant et doux, ses traits où semble se confondre la noblesse avec la bonté, attirent, entraînent les cœurs. Ses rivaux, loin de lui jaloux, n'osent plus

l'être en sa présence ; et le désespoir de l'envie se change en besoin de l'aimer.

Gonzalve étoit alors victime de la plus basse des perfidies. Le monarque de Fez, Séid, sollicité par les Grenadins, avoit menacé de ses armes les rivages de l'Andalousie. Les rois, pour n'être pas distraits de leur conquête, desiroient la paix avec l'Africain. Les conditions en furent offertes : mais, instruit par la renommée du nom, du grand nom de Gonzalve, Séid demanda que ce Castillan vînt comme ambassadeur à sa cour ; Séid refusa de traiter avec tout autre que ce fameux guerrier. Isabelle hésita long-temps : la crainte d'un nouvel ennemi, l'assurance qu'un prompt retour lui rendroit bientôt son héros, la déterminèrent enfin. Gonzalve, instruit dès long-temps dans la langue, dans les mœurs arabes, fut chargé par ses souverains d'aller assurer leur repos. Un vaisseau le porta dans Fez, où le perfide Séid, à la prière de

Boabdil, le retenoit sous divers prétextes, différoit de signer la paix, et faisoit ainsi respirer Grenade.

Incapable de défiance, mais irrité de ces longs délais, Gonzalve se plaint d'un honneur qui rend oisif son courage. La gloire dont il est avide ne fait pas seule soupirer son cœur : une passion plus vive et moins heureuse l'occupe, le remplit tout entier : l'amour, le redoutable amour a subjugué cette ame si fière ; et c'est au milieu des alarmes, au sein même de la victoire, que ce héros connut son pouvoir.

Peu de temps avant le siège, Gonzalve, vainqueur des Maures, arrive au pied de leurs remparts, triomphe de nouveau, pénètre dans leur ville, porte la terreur et la mort jusqu'au centre de Grenade. Tout tombe, tout fuit devant lui ; un long ruisseau de sang marque sa course. Si ses Castillans eussent pu le suivre, c'en étoit fait dans ce seul jour et de Boabdil et de son empire :

mais Zuléma, la sœur du roi, la fille du vertueux Mulei-Hassem, Zuléma, qui, dès son aurore, effaçoit toutes les beautés de l'Afrique et de l'Ibérie, sort au milieu d'un peuple effrayé, demeure éperdue à l'aspect du carnage, et, tremblante, tombe à genoux sur les degrés du palais des rois. Les bras étendus vers le ciel, le visage baigné de larmes, elle invoque le Tout-puissant, lui demande avec des sanglots d'éloigner ce guerrier terrible qui marche suivi du trépas. Au même instant Gonzalve paroît, le glaive à la main, tout couvert de sang, se frayant une large route à travers les victimes et les fuyards. Il court, vole, voit la princesse..... et son épée reste suspendue, sa main arrête son coursier fougueux. Immobile d'admiration, il contemple ces traits ravissans que la douleur semble embellir encore, ces yeux dont le brillant azur attendrit et brûle à la fois, et ce front où la majesté s'unit à la pudeur

timide, et ces longues tresses d'ébène, dont la moitié flotte en désordre, mêlée avec un voile de pourpre, dont l'autre, abreuvée de pleurs, tombe et repose sur le marbre. Toutes les graces réunies, tous les attraits dont la nature se plaît à parer l'aimable vertu, ornoient la jeune Zuléma. Telle, et moins belle peut-être, parut la sensible Chimène, lorsqu'elle vint implorer son roi contre un héros qu'elle adoroit.

Gonzalve, frappé d'un trait dont la blessure doit être éternelle, enivre ses yeux et son cœur des doux poisons de l'amour. Il tremble, il soupire, il brûle; il sent son ame toute entière pénétrée d'un feu dévorant. Oubliant à-la-fois Grenade, la guerre, les dangers qu'il court, il va descendre de son coursier, il va rassurer la princesse : mais les ennemis ralliés fondent sur lui de toutes parts. Mille coups redoublés sur ses armes l'arrachent à ses tendres pensées. Il revient à lui, veut combattre, et ne re-

trouve plus sa première ardeur. Il cède au nombre, il se retire en regardant toujours Zuléma, en repoussant d'une foible main les atteintes qui le menacent, en négligeant sa gloire et sa vie, pour jeter encore un coup-d'œil à celle qu'il ne peut quitter, à celle de qui désormais vont dépendre ses destinées. Il sort enfin, vaincu, subjugué, de cette ville où naguère on l'avoit vu pénétrer comme un indomptable conquérant.

Depuis ce jour, le triste Gonzalve nourrit un amour sans espoir dans les chagrins et dans l'amertume. Il ignore le nom de celle qu'il aime : il tremble qu'elle ne soit l'épouse ou l'amante de quelque héros : et, quand sa crainte seroit vaine, peut-il se flatter de lui plaire, lui le plus terrible ennemi de sa religion, de son peuple, lui le fléau de Grenade, et qui s'est offert devant elle le bras teint du sang de ses défenseurs ? Il n'a pas levé sa visière, elle n'a pu lire dans ses regards son amour,

sa douleur profonde, le repentir de ses exploits. A peine ose-t-il conserver l'espoir de la revoir encore : mais, sans cesse avec son image, il la porte partout avec lui : dans les combats, dans le repos, dans le tumulte, dans la solitude, il voit toujours cette image adorée ; il contemple cette beauté céleste à genoux devant ce palais, élevant ses mains, ses yeux vers le ciel ; il entend sa voix gémissante ; il distingue ses tendres accens, et croit recueillir de ses lèvres les larmes qui couvroient son visage.

Heureusement pour Gonzalve, la douce amitié partage ses maux. Lara, le sensible Lara, aime Gonzalve plus que la vie, autant que la gloire. Unis dès leur première enfance, élevés dans la même ville ou plutôt dans les mêmes camps, ils apprirent ensemble à combattre, ils marchèrent d'un pas égal dans la carrière des héros. Jamais ils n'eurent un sentiment qui ne fût commun

à tous deux ; toujours les intérêts, les desirs de l'un occupoient, tourmentoient son ami plus fortement que lui même. Ils ne s'estimoient à leurs propres yeux que par les vertus de celui qu'ils aimoient. Si Lara connoissoit l'orgueil, c'étoit en parlant de Gonzalve : si Gonzalve cessoit d'être modeste, c'étoit en racontant les exploits de Lara. Leurs ames se cherchoient sans cesse, elles ne possédoient toutes leurs facultés qu'après s'être rencontrées : jusqu'à cet heureux moment rien ne pouvoit les toucher ; et leurs plus secrètes pensées étoient un poids au-dessus de leurs forces dont ils couroient se délivrer en se les communiquant. Ainsi deux peupliers nouveaux s'élancent de deux tiges voisines, croissent en unissant leurs branches, s'appuient l'un sur l'autre, s'élèvent ensemble, confondent leurs jeunes ombrages, et dominent les bois d'alentour.

Oh ! combien ils versèrent de larmes lorsqu'il fallut se séparer ! combien leurs

adieux furent tendres ! Ils se pressoient mutuellement contre leur sein, se quittoient, revenoient s'embrasser encore. Leurs cœurs, que les plus terribles dangers n'avoient effrayés jamais, trembloient pour les moindres hasards qui pouvoient menacer leur ami. Gonzalve demandoit à Lara de ne point chercher les périls pendant l'absence de son frère ; Lara supplioit Gonzalve de modérer sa fierté naturelle à la cour d'un roi perfide et cruel. Tous deux invitoient Isabelle à consentir qu'ils partissent ensemble : mais l'armée, trop affoiblie, avoit besoin d'un de ces héros. Gonzalve fut forcé de mettre à la voile. Depuis ce funeste moment, Lara, sans ardeur, sans courage, se croit seul au milieu du camp. Le son de la trompette ne l'excite plus : il ne desire plus de vaincre ; son ami n'en jouiroit pas. Solitaire, sombre, farouche, il fuit ses rois, ses compagnons ; il cherche les lieux écartés ; il gravit les hautes montagnes pour

jeter les yeux sur la mer d'Afrique. C'est là que Gonzalve respire ; c'est là que, plus à plaindre encore, exilé loin de sa patrie, loin de son ami, loin de son amante, Gonzalve soupire, s'irrite, compte les momens qu'il ne peut hâter, et déchire sans cesse un cœur dont le temps accroit la blessure.

Tout ce qu'il voit autour de lui vient ajouter à ses tourmens. Sur une terre aride et brûlante, semée de quelques palmiers, se traine un peuple d'esclaves soumis à un despote féroce. Le malheureux Africain arrose vainement de ses sueurs le sillon desséché qui doit nourrir sa famille ; ses moissons jaunissent à peine, que des nuées de sauterelles viennent en un seul jour les dévorer. S'il échappe à ce fléau terrible, il ne peut échapper aux visirs, aux gouverneurs rois des provinces, qui, passant tour-à-tour et rapidement de leur trône à l'échafaud, du diadême au cordon, se hâtent de s'engraisser du sang des peu-

ples, d'accumuler assez de trésors pour acheter l'impunité. Le souverain de ces nombreux tyrans s'endort dans l'indigne mollesse, s'abrutit dans des plaisirs infâmes, ou ne se souvient qu'il est roi que pour commander le meurtre. Ses desirs les plus effrénés, ses volontés les plus atroces, deviennent, en passant par sa bouche, les lois sacrées de l'empire. Ses sujets, voués au malheur, travaillent, meurent à son gré. Leurs biens, leurs femmes, leurs jours, lui appartiennent à tous les instans. Sur un indice ils sont dépouillés, sur un soupçon leurs têtes volent. Dans ces barbares régions le sang des hommes est moins cher que l'eau dont le ciel est avare, et le monarque remplit avec joie l'horrible fonction de bourreau.

Telle est la cour où le plus sensible, le plus généreux des mortels est forcé de passer des jours qu'il voudroit retrancher de sa vie. En vain il s'indigne, il menace, il porte ses plaintes à Séid

lui-même avec cette liberté fière, premier besoin de tous les grands cœurs. Séid, qui le craint, échappe à sa vue, se cache au fond de son sérail. Les visirs, accoutumés à l'astuce et au mensonge, calment le héros par des hommages, trompent l'ambassadeur par des sermens ; et l'invincible Gonzalve, à qui tout cède dans les batailles, à qui nul rempart ne peut résister, se voit le jouet de vils ministres, et le captif d'un roi qu'il méprise.

Déjà la lune deux fois a renouvelé son croissant depuis que Gonzalve aborda les rivages des Africains. Lassé de tant de parjures, il veut enfin obliger Séid à rompre un silence offensant. Certain du jour où ce monarque doit se rendre à la mosquée, il va seul l'attendre sur le chemin. Dès qu'il le voit paroître, il s'avance : sa démarche, son air, son audace, intimident la garde et la font écarter. Il s'arrête devant Séid, tenant d'une main le traité, de l'autre son épée nue :

Roi de Fez, s'écrie-t-il d'une voix fière et tonnante, je t'apporte la guerre ou la paix : choisis dans ce moment même. Cent mille glaives pareils à celui qui brille à tes yeux n'attendent qu'un mot de ma bouche pour venir dans des flots de sang renverser ton trône et tes murs. Vois-les suspendus sur ta tête : si tu balances, ils vont frapper.

Séid interdit le regarde : il ne peut soutenir sa vue, il baisse son front pâlissant. Sa cour tremble, son peuple fuit, ses soldats sont prêts à l'abandonner. Ce roi d'esclaves, terrassé par l'aspect d'un homme libre, signe le traité sans répondre. Gonzalve, satisfait, le quitte, et va préparer son départ.

Mais les visirs d'un despote trop souvent l'engagent au crime. Ceux de Séid, plus irrités que lui-même, lui persuadent qu'il doit se venger. Gonzalve a bravé sa puissance, Gonzalve a mérité la mort. En punissant un téméraire dont l'orgueil offensa le roi,

Grenade sera délivrée, l'Espagne perdra son appui. La politique et la vengeance sont satisfaites à la fois : le trépas du héros est juste du moment qu'il devient utile ; et ces horribles conseillers décident leur maitre à l'assassinat.

Déjà tous les chemins que peut prendre Gonzalve sont secrètement investis. Mille hommes paroissent à peine suffire pour faire périr un seul guerrier. La ruse se joint à la force : on choisit le lieu de l'attaque, on férme toutes les issues, on cache avec soin ces préparatifs, et ces barbares montrent plus d'adresse à disposer de vils assassins qu'ils n'en ont jamais employé pour combattre leurs ennemis.

La nuit avoit étendu ses voiles ; Gonzalve, sans défiance, devoit sortir de Fez au point du jour. Tranquille dans son palais, il se livroit au doux espoir d'embrasser bientôt son ami, de verser dans son tendre cœur les tourmens que le sien a soufferts. L'idée de se rappro-

cher des lieux habités par celle qu'il aime, d'y pénétrer peut-être encore, de la retrouver près de ce palais, de défendre, de sauver sa vie, et de la forcer à la reconnoissance avant de l'instruire de son amour, toutes ces chimères dont se nourrissent les amans, toutes les possibilités qu'ils regardent comme vraisemblables, occupoient seules Gonzalve, lorsque tout-à-coup, près de son palais, se fait entendre un luth espagnol. Ces sons si connus du héros lui rappellent sa chère patrie, captivent son attention. Il écoute : une voix tremblante chante en castillan ces paroles :

Braves guerriers, tendres amans,
Ne dédaignez pas la prudence :
Souvent la gloire et l'innocence
Succombent aux traits des méchans,
La trahison suit en silence
Les pas des héros triomphans.
Braves guerriers, tendres amans,
Ne dédaignez pas la prudence.

Tandis que, sous ces palmiers verts,
Du printemps le chantre volage
Ravit les échos du bocage
Par ses doux et brillans concerts,
Le milan, qui d'un roc s'élance,
L'immole au milieu de ses chants.
Braves guerriers, tendres amans,
Ne dédaignez pas la prudence.

J'ai vu le roi des animaux,
Poursuivant le chasseur timide,
Passer sur la fosse perfide
Qu'on a couverte de rameaux :
Il tombe, il périt sans défense,
Frappé par des vainqueurs tremblans.
Braves guerriers, tendres amans,
Ne dédaignez pas la prudence.

Gonzalve, surpris d'entendre sa langue, attentif au sens des paroles qui sembloient s'adresser à lui, jette les yeux sur la place immense où son palais étoit élevé. Il découvre, à la clarté de la lune, un vieillard dont la barbe blanche descendoit jusqu'à la ceinture, couvert

d'un habit de captif, traînant la chaîne de l'esclavage, et s'échappant du milieu des Maures que son luth avoit attirés.

Intéressé pour ce vieillard, le héros descend dans la place, joint le captif, l'interroge, et lui demande en castillan si l'Espagne n'est pas son pays. Je suis Espagnol, lui répond l'esclave. Mais on nous observe, je ne puis parler. Si Gonzalve aime sa patrie, s'il veut la sauver d'un affreux malheur, qu'il se rende sur l'heure au jardin des palmes.

A ces mots, le vieillard le quitte et disparoît à ses yeux.

Gonzalve demeure immobile, incertain de ce qu'il doit résoudre. Il sait que le Maure est perfide : il est seul, désarmé, dans la nuit. Suivra-t-il un esclave inconnu ? Peut-il croire que dans ses mains soit le salut de l'Espagne ? Mais cet esclave est un vieillard, un Espagnol, un infortuné : ce seul sentiment décide Gonzalve. Confondu dans

la foule du peuple, il marche au jardin des palmes; lieu solitaire et désert renfermé dans la ville même.

Le vieillard l'attendoit à l'entrée. Dès qu'il apperçoit le héros, il court, et tombe à ses pieds :

O la gloire de ma patrie, dit-il en respirant à peine, ô le vaillant fils de mon maître, je sauverai donc vos jours précieux ! Ah ! pardonnez à ma joie; souffrez que des pleurs de tendresse baignent vos triomphantes mains. Hélas ! vous me considérez avec une froide surprise, et je m'enivre avec délices du bonheur de vous contempler ! Vous ne pouvez pas me connoître, et je vous aime depuis si long-temps ! Je suis Pédro, je suis l'ancien serviteur du noble comte votre père. Je l'ai servi pendant quarante années; je l'ai suivi dans cent combats : je vous ai vu naître, Gonzalve, je vous ai porté dans ces foibles bras; mais vous étiez encore au berceau lorsque je devins prisonnier des

Maures. Vendu par eux au roi de Fez je suis esclave depuis vingt ans ; et, dans cette longue suite de jours douloureux, un seul ne s'est jamais passé sans que Pédro donnât des larmes à la mémoire de votre père, sans qu'il s'informât de son digne fils aux Espagnols conduits dans nos prisons. Par eux j'appris tous vos succès ; ils me donnèrent la force de vivre. Je vous vois enfin, je vous vois, j'embrasse les genoux de Gonzalve ; je vais l'arracher à la mort. Je te bénis, ô mon Dieu ; ce seul bienfait est au-dessus de tous les maux que j'ai soufferts.

Il saisit alors la main du héros, qu'il presse contre ses lèvres. Gonzalve attendri l'embrasse, donne de nouveaux regrets à son père, et demande quel est ce péril dont Pédro le croit menacé.

Seigneur, ajoute le captif, je le tiens de leur bouche même ; ces monstres ont trahi devant moi leur détestable secret. Condamné au travail des jar-

dins, je me reposois sous un buisson de ... nes. Le roi, suivi de son visir, s'est arrêté près de ce buisson : Es-tu certain, a dit le monarque, que ce coupable Castillan n'échappera point à tes coups? J'en jure par le prophète, a répondu l'atroce ministre : mille noirs sont déjà placés sur les deux routes de la Mamorre ; les portes de Fez sont gardées ; nul autre que ses serviteurs ne peut pénétrer dans son palais : la mort environne Gonzalve. Encore quelques instans, grand roi, j'apporte à tes pieds sa tête sanglante.

Tremblant à ces horribles paroles, mais enhardi par mon zèle, j'ai résolu de sauver mon héros. Dieu sans doute a conduit lui-même ma difficile entreprise. J'ai préparé votre fuite pendant le peu d'heures qui me restoient. Ne pouvant pénétrer jusqu'à vous, mes chants dans notre langue chérie vous ont attiré près de moi. Le reste est dans vos mains, seigneur : mais je vous de-

mande, mais je vous conjure, au nom de notre patrie, au nom de votre auguste père, d'oublier, un jour, un seul jour, cette indomptable valeur qui ne vous seroit que fatale. Abandonnez-vous à ma foi, quelque parti que je vous propose : il n'en est aucun qui ne soit permis pour échapper à des assassins. Si vous refusez ma prière, si votre courage vous fait une loi d'affronter une mort certaine, inutile, funeste à vos frères, commencez par répandre ici le peu de sang qui reste dans mes veines ; vous m'épargnerez les affreux supplices que ces barbares me feront souffrir, et la douleur plus sensible encore de vous survivre quelques instans.

Le héros, en le rassurant, jure de suivre ses conseils. Alors le vieillard le conduit au fond d'un bosquet écarté. Là, il découvre à ses yeux un turban, un habit maure, un cimeterre africain. Pardon, lui dit-il ; pardon : mais ce vêtement peut seul abuser les satellites

qui veillent aux portes. Environnés d'ennemis, éloignés de la mer de trois journées, n'allons point chercher votre navire. Vos serviteurs, qui seront respectés aussitôt qu'on vous saura libre, gagneront l'Espagne sur ce vaisseau. Pour vous la ruse est nécessaire ; et, si elle répugne à votre grand cœur, songez que je vous mène à Grenade, où vous pourrez montrer Gonzalve aux Maures et aux Castillans.

Malgré sa promesse, le héros hésite : il craint de souiller son front en le couvrant d'un turban ; il lui semble qu'il s'avilit en se cachant sous un habit maure. Cependant, pressé par Pédro, certain que tous les chemins sont fermés, et brûlant de retourner dans sa patrie, il cède enfin en rougissant. Ses longs cheveux sont cachés sous le lin, il prend cette robe africaine qui ne lui ôte point de son air guerrier ; il s'arme de ce cimeterre dont il examine la trempe, et, précédé du captif qu'il a délivré de sa

chaîne, ils sortent ensemble du jardin des palmes.

Sans être connus, sans être observés, ils marchent aux portes de Fez et passent au milieu des gardes. Précipitant leurs pas dans la campagne, ils arrivent en peu d'instans sur les bords du fleuve Subur. Gonzalve y trouve une barque amarrée parmi des roseaux. Le bon Pédro, qui la détache, l'a munie d'une forte voile, d'eau limpide et de provisions. Le peu d'or qu'il avoit amassé pendant vingt ans d'esclavage a suffi pour ces préparatifs. Le vieillard fait entrer Gonzalve dans ce navire si léger : il saisit tour-à-tour le gouvernail, la rame, et sent ses forces redoubler en regardant le héros. Un doux zéphyr le seconde ; la barque vole sur les flots rapides. En douze heures ils sont arrivés à l'embouchure du fleuve : ils entrent avec lui dans la vaste mer ; et, dès qu'ils se voient éloignés de la terre, le captif se met à genoux, remercie le Tout-

puissant, et court se jeter aux pieds de son maitre, qu'il baigne de larmes de joie.

Bientôt ils sont à la hauteur d'Élaraïs et des campagnes délicieuses où le Lixos arrosoit autrefois les fameux jardins conquis par Hercule. Arzile, bâtie par les Phéniciens, brille et disparoît à leurs yeux. Ils doublent le cap Spartel, laissent à leur droite l'ancienne Tingis où reposent les os d'Antée; et, traversant le détroit, ils arrivent au milieu de la nuit vis-à-vis le mont de Calpé.

Le ciel étoit pur et semé d'étoiles; la lune répandoit sur les flots une lumière d'argent : Gonzalve, assis sur la proue, découvre le premier les rives d'Espagne. A cette vue, il se lève, il ne peut contenir son transport : O ma patrie, s'écrie-t-il, ô Lara, je vais vous revoir ! Je vais respirer dans les mêmes lieux où respire celle que j'adore, parmi mes braves compagnons, près de mes rois, sous mes étendards ! Amour, amitié,

vertu, vous enflammez à la fois mon cœur à l'aspect de ces beaux rivages.

Comme il parloit, le vieillard effrayé lui montre l'annonce d'un affreux orage. Les étoiles ont disparu, la lune a perdu sa lumière, ses rayons ne percent qu'à peine le voile sombre qui l'environne. Des nuages amoncelés s'avancent du côté du midi, les ténèbres marchent avec eux; un souffle léger et rapide ride la surface des eaux, les vents impétueux le suivent, une profonde nuit couvre les ondes, les éclairs déchirent la nue, le tonnerre mugit au loin. Son bruit redouble, la foudre approche, les flots s'élèvent en bouillonnant; les aquilons sifflent, se heurtent; les vagues montent jusqu'aux cieux; et la barque, tantôt suspendue sur une montagne écumante, tantôt précipitée dans l'abyme, touche au même instant les nuages et le sable profond des mers.

Tranquille au milieu des tempêtes, Gonzalve s'occupe du vieillard; il le

rassure, l'encourage, lui parle d'une espérance qu'il n'a point, et le serre contre son sein. Pédro ne songe qu'à Gonzalve ; c'est sur lui seul qu'il verse des larmes. O mon maître, s'écrie-t-il, et je n'ai pu vous sauver ! et toute la nature est conjurée pour faire périr un héros ! Ah ! s'il m'étoit encore permis.... La terre ne peut être éloignée.... Seigneur, attachez-vous à moi, je nagerai jusqu'au rivage ; Dieu me rendra mon ancienne force : je n'expirerai, je l'espère, qu'après vous avoir posé sur le sable ; j'expirerai trop heureux.

Dans ce moment la foible barque descend du haut d'une vague avec la rapidité d'une flèche, et, parcourant un espace immense, va se heurter contre un navire, jouet, comme elle, de la tempête : elle se brise en éclats. Gonzalve et Pédro boivent l'onde amère ; mais, sans se quitter tous deux, tous deux reviennent sur les flots, saisissent un cable flottant, montent à l'aide

de ce cable, et s'élancent dans le navire.

Quel spectacle s'offre à leur vue! A la lueur des éclairs qui se succèdent sans relâche, Gonzalve apperçoit une femme liée fortement au mât. Son visage est baigné de pleurs, ses cheveux flottent au gré des vents. Environnée de soldats noirs qui lui présentent leurs glaives, elle ne peut lever ses mains, que d'indignes liens retiennent; mais elle élève sa voix gémissante, et, la tête renversée, les yeux fixés vers le ciel, elle supplie le Tout-puissant de la faire périr dans les ondes plutôt que de l'abandonner à la merci de ses ravisseurs.

A cette voix, à ces accens, qui retentissent au cœur de Gonzalve, à ces traits qu'un long éclair découvre, le héros, surpris, transporté, reconnoît celle qu'il adore, celle qu'il vit à Grenade, et dont l'image resta dans son ame. Doutant encore de son bonheur, il court, il vole vers elle, il est prêt à

tomber à genoux : mais sa fureur étouffe sa joie ; il tire son cimeterre, brise les chaînes de Zuléma, la soutient, lui promet vengeance, et menace avec des yeux brûlans l'horrible troupe dont il est entouré.

Les barbares, d'abord interdits, se rassurent, grondent, s'irritent. Leur chef, farouche Éthiopien, dont un turban blanc couvre la tête hideuse, s'élance tout-à-coup sur Gonzalve, et le blesse de son poignard. Le héros d'un seul coup l'immole. Alors des cris se font entendre : soldats, matelots réunis, tous, le blasphême à la bouche, tous munis d'armes différentes, fondent à la fois sur Gonzalve en remplissant l'air de leurs hurlemens. Ainsi l'on voit sur le Caucase une nuée d'affreux corbeaux attaquer en croassant un aigle qui brave seul leurs vaines fureurs.

Appuyé contre le grand mât, tenant d'une main la princesse, de l'autre son terrible glaive, le Castillan les attend

sans crainte. Les premiers tombent à ses pieds; les autres se serrent et les remplacent. Gonzalve précipite ses coups : son cimeterre fait voler au loin les armes, les membres épars. Le sang ruisselle dans le navire; les plaintes des blessés, les cris de Zuléma, les clameurs des assaillans, se mêlent et se confondent. Le tumulte, la mort, la terreur, environnent par-tout le héros; et les éclairs, les ténèbres, le mugissement des vents, le bruit redoublé de la foudre, ajoutent encore à l'horreur de ce nocturne carnage.

Gonzalve, entouré d'ennemis, ne peut repousser toutes les atteintes. Plus occupé de Zuléma que de lui-même, il se découvre pour la préserver; il reçoit de profondes blessures et ne songe pas à s'en garantir, lorsque le fidèle Pédro, en combattant auprès de son maître, est averti par la princesse d'aller délivrer plusieurs prisonniers qui gémissent au fond du vaisseau. Le vieillard,

sans être apperçu, court, descend, brise leurs liens : aussitôt les captifs armés volent au secours de Gonzalve. Pédro pénètre jusqu'à lui, se place devant Zuléma ; et le Castillan, libre alors, s'élance, semblable au lion que sa chaîne ne retient plus. Il frappe, immole, dissipe ce vil ramas d'assassins, les poursuit jusqu'à la pouppe, les presse entre son glaive et les flots, leur présente par-tout la mort ; et, secondé par les captifs, il force enfin le peu qui reste de cette troupe de barbares à se précipiter dans les ondes. Le héros, vainqueur, mais presque mourant, parcourt encore le navire, ne trouve plus d'ennemis, revient auprès de la princesse, veut parler, et tombe à ses pieds épuisé de sang et d'efforts.

Cependant la mer s'est calmée, les vents n'agitent plus les flots, les nuages ont découvert le brillant azur des cieux. La nuit s'envole avec les étoiles ; et l'orient, coloré de pourpre, s'enflamme

des rayons du jour. Le navire désemparé se soutient encore sur les eaux : il n'a plus de voiles, plus de gouvernail; il reste immobile au milieu des ondes.

Zuléma, le bon vieillard, les captifs qu'il a délivrés, se pressent autour de Gonzalve en le rappelant à la vie. Hélas! leurs soins sont inutiles; Gonzalve sans mouvement demeure étendu près de ses victimes. Une affreuse pâleur couvre son visage; sa tête penchée tombe sur son sein, et ses yeux semblent fermés par le sommeil de la mort. Pédro le soulève en pleurant; les captifs, à genoux, le soutiennent. La princesse, à genoux, comme eux, serre dans ses mains les mains du héros : elle arrache son voile de lin, elle étanche ses larges blessures, et contemple d'un œil attendri les traits inconnus de son libérateur.

Enfin, après de longs secours, Gonzalve rouvre la paupière; il la referme

aussitôt. Un soupir sort de sa bouche ; et Zuléma, Pédro, transportés, osent se livrer à l'espoir. On prépare un lit à la hâte, on y porte le héros mourant ; on lui prodigue tous les soins que peuvent inventer le zèle, la reconnoissance, la douce amitié. Gonzalve a repris ses sens : il voit près de lui la princesse, il la voit, et pour lui parler il fait d'inutiles efforts. C'est vous... C'est vous... sont les seuls mots que puisse prononcer sa bouche. Zuléma le ranime par un breuvage, lui adresse de tendres discours ; et, desirant que le sommeil répare ses forces éteintes, elle se retire avec le vieillard.

Alors les captifs délivrés, que Pédro reconnoît pour des Bérébères [1], s'occupent de l'état du navire ; ils visitent le gouvernail, dont ils ne trouvent que les débris. Les mâts sont dégarnis de voiles, les flots entrent dans le vaisseau. Mais

[1] Peuples de l'Afrique, voisins de l'Atlas. Voyez le précis historique, première époque.

Pédro, du haut du tillac, découvre la terre à peu de distance; et, la montrant à Zuléma, il annonce qu'on peut aborder.

Hâtez-vous, lui dit la princesse : si mes yeux ne m'abusent point, nous sommes près de Malaga. Entrez dans la rade avec assurance, tout ici reconnoît mes lois : je suis la sœur du roi de Grenade, la fille de Mulei-Hassem; et la demeure que j'habite est ce palais que vous découvrez au milieu de cette forêt. C'est là que je veux recevoir le héros à qui je dois la vie; c'est là que j'espère acquitter une reconnoissance si chère à mon cœur. Mais satisfaites mon impatience. Quel est ce généreux guerrier? Est-ce un prince, est-ce un roi d'Afrique? Ah! si j'en crois mes pressentimens, c'est le plus grand des mortels.

Le prudent vieillard, qui l'écoute, frémit des dangers que va courir son maître. Il voudroit fuir cette terre ennemie, où tout Castillan ne trouve que

des fers, où le nom fameux de Gonzalve doit exciter à la vengeance un peuple qu'il vainquit tant de fois : mais le prompt secours nécessaire au héros, le triste état du navire, la présence de ces Bérébères devenus libres par ses soins, tout lui fait une loi d'obéir. Il hésite, il réfléchit sur ce qu'il doit répondre à la princesse ; et rougissant de de l'abuser :

Vous ne vous trompez point, dit-il ; ce héros venoit de l'Afrique. La plus illustre naissance n'est que la dernière de ses qualités. Jaloux des exploits de tant de guerriers qui se signalent au siège de Grenade, il voloit vers cette ville pour les vaincre ou les effacer. La tempête a brisé son vaisseau, le vôtre nous a servi d'asyle. Vous savez le reste ; et votre cœur sensible vous dira mieux que moi, sans doute, quels devoirs il vous reste à remplir.

Il se tait. Zuléma soupire : elle croit entendre que cet inconnu vient au se-

cours de sa patrie; elle aime à sentir s'augmenter sa reconnoissance envers lui. Son imagination va plus loin; elle pense qu'un pareil guerrier sera le sauveur de Grenade, qu'il peut la défendre elle-même contre ses persécuteurs. Les exploits qu'il a faits pour elle, le peu de mots qu'il a prononcés, cette main qui pressoit la sienne pendant le terrible combat, tout se retrace à sa mémoire et lui cause une secrète joie. Elle tombe dans la rêverie, elle éprouve un sentiment doux qu'elle ne peut encore expliquer; et, sans oser former aucun vœu, elle conçoit une douce espérance.

Pendant ce temps, le vaisseau brisé s'approche et mouille dans la rade. Le peuple, accouru sur le port, reconnoît sa jeune princesse, la salue par des acclamations, tandis qu'on descend le héros blessé. Zuléma ne le quitte point, et fait appeler deux vieillards célèbres dans l'art de guérir les blessures. Elle

leur confie son libérateur, elle l'environne des prisonniers que délivra son courage, et, le faisant porter par des esclaves, guide elle-même leur marche vers son palais solitaire.

FIN DU LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE

DU LIVRE SECOND.

TENDRES sentimens de Zuléma pour Gonzalve, qu'elle croit un prince africain. Secours donnés à ce héros. Zuléma lui raconte l'origine des malheurs de Grenade. Elle décrit cette superbe ville, le pays enchanté qui l'environne, les mœurs, la galanterie des Maures, le regne de Mulei-Hassem. Description de l'Alhambra, du Generalif. Caracteres des Abencerrages et des Zegris. Divisions entre ces deux tribus. Mulei-Hassem aime une captive. Portraits d'Almanzor et de Boabdil. Hymen d'Almanzor et de Moraïme. Fêtes à Grenade. Jeux des Maures. Trahison des Zégris. Boabdil est proclamé roi. Fidélité des Abencerrages. Mulei-Hassem cède la couronne à son fils.

LIVRE SECOND.

Oh ! qu'il est doux pour un cœur bien né d'être obligé d'aimer ce qu'il aime, de pouvoir satisfaire à la fois et sa tendresse et sa vertu ! La seule reconnoissance, si chère pour les belles ames, suffit à leur félicité : mais, quand l'objet qui la fait naître nous attire encore par d'autres liens, quand le bienfaiteur est aimable, et qu'un charme secret vient se joindre à l'impression tendre que laissent les bienfaits, nul bonheur ne peut égaler celui que procurent ces deux sentimens, nulle jouissance ne peut valoir l'heureux accord d'un plaisir pur avec un devoir sacré.

Zuléma goûtoit ce bonheur. Elle est arrivée avec le héros à sa retraite paisible ; elle a pris soin de le placer dans le plus beau de ses appartemens. Sans cesse occupée de cet inconnu, sans cesse

interrogeant les deux vieillards, elle va chercher elle-même les simples qu'ils lui indiquent, elle les prépare de ses mains. Gonzalve, trop foible, ne peut exprimer l'émotion qui remplit son ame; mais des larmes de joie coulent sur ses joues: il chérit, il bénit ses blessures, et fait des vœux au fond de son cœur pour qu'elles ne guérissent de long-temps.

Déjà les savans vieillards ont levé le premier appareil. Zuléma, respirant à peine, les yeux fixés sur leurs yeux, la crainte et l'espoir sur le front, n'ose les presser de parler. Elle brûle cependant, elle tremble d'être instruite. Rassurée sur les jours du héros, elle ne contient plus sa joie. Présens, promesses, bienfaits, tout est prodigué par elle. Pénétrée d'un sentiment qu'elle croit de la reconnoissance, elle se livre sans réserve à des transports qu'elle peut avouer.

Ranimé par ces tendres soins, surtout par la présence de ce qu'il aime,

Gonzalve peut enfin lui parler. Il la regarde d'un œil attendri ; et levant vers elle ses deux mains tremblantes : O vous, lui dit-il d'une foible voix, vous qui daignez sauver mes jours, s'il ne doit pas m'être permis de les consacrer à vous seule, ah ! laissez, laissez-moi mourir.

Il n'ose en dire davantage : mais la princesse entend son silence, rougit, et détourne les yeux. S'appercevant de son propre trouble, elle s'efforce de le cacher ; elle sourit doucement au héros, lui parle de sa vaillance, le nomme son libérateur, et se presse de rappeler ce qu'elle lui doit, pour se justifier ce qu'elle éprouve.

Le bon Pédro ne quitte pas son maître. Il l'instruit en secret du nom, du rang de celle qu'il a sauvée, des lieux qu'il habite avec elle, et de l'erreur de Zuléma qui croit Gonzalve un prince africain. Le héros le blâme de ce mystère. Son ame ne peut supporter un men-

songe; il est prêt à tout découvrir: mais Pédro le conjure, le presse de ne pas s'exposer mourant à la fureur d'un peuple ennemi dont Zuléma ne seroit pas maîtresse. Il ne parvient pas à l'intimider par les dangers qui menacent sa tête; il le fléchit en lui parlant des tourmens qu'on feroit souffrir à son fidèle et vieux serviteur.

Après quelques jours donnés seulement aux soins, aux secours des vieillards, la princesse entretient Gonzalve de l'état où se trouve Grenade, des troubles qui l'ont déchirée, des crimes du roi Boabdil. Assise près du lit du héros, qu'elle croit né loin de l'Espagne, elle propose de lui raconter les divisions et les malheurs dont elle fut le triste témoin. Gonzalve, avec un doux sourire, ose demander un récit où Zuléma doit être intéressée. La jeune Maure le commence aussitôt.

Vous n'ignorez pas, lui dit-elle, à

quel point de grandeur et de gloire fut porté presque à sa naissance l'empire des Arabes en Espagne. Vaincus par nos braves aïeux, pressés par leurs armées triomphantes, les Chrétiens ne trouvèrent d'asyle que dans les rochers asturiens. Ils s'y cachèrent pendant plusieurs siècles : mais le malheur doubla leur courage, la prospérité nous amollit; nos rois devinrent des tyrans, les rois espagnols furent des héros. Bientôt ils sortirent de leurs retraites, osèrent attaquer leurs vainqueurs; et, profitant des guerres intestines des nos différens monarques, ils ne laissèrent aux anciens conquérans que les seuls états de Grenade.

Cette célèbre capitale, bâtie au pied des montagnes de neige, s'élève sur deux collines au milieu d'un pays enchanté. Le Darro, dont les flots rapides roulent de l'or dans leur sein, traverse la ville dans son étendue. Le Xénil, dont les eaux salubres rendent aux troupeaux

la santé, baigne ses hautes murailles. Une campagne délicieuse où croissent presque sans culture des moissons abondantes, des forêts d'orangers, des oliviers mariés à la vigne, des palmiers mêlés avec les chênes, l'environne de toutes parts. Des carrières inépuisables de marbre, de jaspe, d'albâtre, ont orné les palais superbes, les magnifiques édifices, qu'on a multipliés dans la ville. Par-tout des eaux jaillissantes rafraîchissent l'air qu'on respire, embellisent les places immenses où vient s'exercer chaque jour une belliqueuse jeunesse; et des jardins couverts de fleurs, ombragés dans tous les temps de grenadiers, de myrtes, de cédrats, font de la plus charmante des villes la plus grande cité des Espagnes.

Là sembloient s'être réunies toutes les forces, toute la puissance des Maures; là s'étoit élevé le temple de nos sciences et de nos arts. Des extrémités de l'Asie, des bords du Nil, du pied de l'Atlas,

les rois, les guerriers, les savans venoient puiser à Grenade des exemples et des lumières. Nos fréquentes guerres avec une nation brave, loyale, généreuse, établissoient entre l'Arabe et l'Espagnol une continuelle émulation de gloire. Nos jeunes Maures, naturellement portés à l'amour, avoient oublié les maximes barbares de l'Orient pour prendre de leurs ennemis ce respect profond, cette vénération si tendre, cette constance éternelle, qui remplissent le cœur d'un amant espagnol, lui présentent l'objet aimé comme le dieu de ses destinées, l'élèvent au-dessus de lui-même, et lui donnent toutes les vertus, devenues faciles par l'espoir de plaire. Nos femmes, fières de leur empire, le méritoient pour le conserver: ennoblies à leurs propres yeux par l'hommage pur qu'on rendoit à leurs charmes, elles s'efforçoient de se rendre dignes du tribut précieux qu'on leur apportoit. Incapables d'une foiblesse qui leur eût

coûté le bonheur, elles étoient chastes pour se voir aimées, et fidelles pour rester heureuses.

Telle étoit cette cour brillante, asyle charmant de l'amour, des beaux arts, de la politesse, lorsque mon père Mulei-Hassem parvint, jeune encore, à l'empire.

Doué de toutes les vertus, le nouveau roi, par son exemple, les rendit encore plus communes, plus chères à sa nation. Déjà fameux par sa valeur, il prit la ville de Jaën, et força l'altier Castillan à signer une paix durable. Alors tous ses soins furent pour son peuple. Notre gouvernement despotique, si funeste sous tant de monarques, devint pour mon père un moyen de plus de rendre ses sujets heureux. Les grands de l'empire connurent enfin qu'ils étoient soumis à sa justice, qu'elle étoit la même pour tous. Le cultivateur, opprimé jusqu'alors, recueillit en paix ses moissons; les troupeaux couvrirent nos ver-

tes montagnes ; les arbres, les plantes utiles se multiplièrent dans nos champs; la terre, si féconde dans nos climats, étala par-tout ses trésors; et le royaume de Grenade, favorisé par la nature, gouverné par un prince sage, cultivé par des mains laborieuses, sembloit être un vaste jardin dont une famille innombrable pouvoit à peine consommer tous les fruits.

Après avoir assuré la félicité de ses peuples, mon père, enrichi lui-même de l'abondance de ses sujets, voulut se délasser avec les arts et les employer à sa gloire. Les mosquées revêtues de marbre, les aqueducs de granit, s'élevèrent de toutes parts. Le fameux palais de l'Alhambra, commencé par l'*Emir al mumenim*, fut achevé par Mulei-Hassem; et ce monument de magnificence l'emporte même sur les prodiges qu'enfante l'imagination. Là, des milliers de colonnes d'albâtre soutiennent des voûtes immenses, dont les murs, couverts de

porphyre, éclatent d'or et d'azur. Là, des eaux vives et jaillissantes forment, au milieu des appartemens, des cascades d'argent liquide, vont remplir des canaux de jaspe, et serpentent dans les galeries. Par-tout le doux parfum des fleurs se mêle à celui des aromates, qui, brûlant toujours dans les souterrains, s'exhalent du pied des colonnes et viennent embaumer l'air qu'on respire. Des jours ménagés sur la ville, sur les bords enchantés des deux fleuves, sur les montagnes de neige, présentent à l'œil étonné des tableaux variés sans cesse. Tout ce qui flatte les sens, tout ce que l'art et la nature, la magnificence et le goût, peuvent réunir pour la volupté, se trouve joint dans ce beau séjour aux chefs-d'œuvres qui charment l'esprit. A côté des eaux bondissantes, au milieu des riches sculptures, vis-à-vis des superbes vues, on a gravé sur le porphyre les vers de nos poètes arabes. Dans le parvis de la salle immense où le roi rend

la justice, on lit sur la porte cette inscription :

Crime, pâlis d'effroi, crains mon regard sévère :
Le ciel, lent à punir, tonne et frappe à la fin.
Rassure-toi, triste orphelin;
Ici tu vas trouver un pere.

A l'entrée de l'appartement où la reine rassemble les beautés de sa cour et les guerriers de notre armée, on a tracé ces vers en lettres d'or :

Ici la beauté, la pudeur,
Les jeux, les ris, la politesse,
Font naître et couronnent sans cesse
La gloire, l'amour et l'honneur.
Ici la plus chere faveur
Ne coûte rien à la sagesse :
L'amour est exempt de foiblesse,
Et le courage de fureur :
Vaincre suffit à la valeur,
Plaire suffit à la tendresse.

Ce lieu de délices est environné d'un jardin plus délicieux encore, dont la

touchante simplicité contraste avec le luxe du palais ; c'est le fameux Généralif, célèbre dans l'Afrique et l'Asie, l'objet de l'envie des puissans califes, qui, dans le Caire, dans Bagdad, ont vainement tenté de l'égaler.

En y pénétrant, on n'est point surpris ; les yeux satisfaits ne rencontrent point ces efforts de l'art, ces brillans prodiges, qui plaisent moins qu'ils n'étonnent, et rappellent seulement l'idée de la richesse ou du pouvoir : tout y présente, au contraire, l'image de ces biens faciles qu'on n'admire point, mais dont on jouit. Des bois d'orangers et de myrtes coupent des plaines de verdure arrosées par des eaux limpides. Ces bois, plantés avec adresse, cachent, découvrent tour-à-tour les perspectives lointaines, les rians villages, les champs cultivés, les glaces accumulées sur les monts, les palais, les monumens de Grenade. A chaque instant, des côteaux fertiles vous offrent la vigne, l'olivier

sauvage, les lilas, les grenadiers, entrelaçant leurs fruits et leurs fleurs. Tantôt une cascade bruyante se précipite du haut d'un rocher ; tantôt un ruisseau tranquille sort en murmurant d'une touffe de roses. Là c'est une grotte écartée où filtrent plusieurs sources d'eau vive ; ici c'est un boçage sombre où voltigent mille rossignols : par-tout enfin un aspect différent, une jouissance nouvelle, font éprouver à chaque pas un sentiment doux ou un plaisir pur.

C'est dans cet aimable et superbe asyle que mon père Mulei-Hassem a régné long-temps heureux. Mais la haine de deux tribus puissantes a rempli ses jours d'amertume, a fini par mettre l'empire sur le penchant de sa ruine.

Vous savez, seigneur, que nos Maures, quoique rassemblés en corps de nation, ont conservé les mœurs patriarchales de nos ancêtres les Arabes. Nos familles ne se confondent point : chacune d'elles forme une tribu plus ou moins

forte par le nombre, par les esclaves, par les richesses, mais dont tous les membres unis se regardent comme des frères, se soutiennent mutuellement, marchent ensemble à la guerre, et ne séparent jamais leur fortune, leurs intérêts, leurs ressentimens.

Parmi ces tribus, la plus belliqueuse, la plus illustre, la plus chérie, est celle des Abencerrages, descendus des antiques rois qui régnèrent sur l'Yémen. Leurs qualités sont au-dessus de cette noble origine: invincibles dans les combats, doux et clémens après la victoire, leurs graces, leurs talens aimables, font le charme de notre cour. Respectés des fiers Espagnols, ils ont su mériter leur amour par les bontés, par les bienfaits, dont ils comblent les Chrétiens captifs. De tout temps, leur richesse immense fut le patrimoine du pauvre; de tout temps, dans les batailles, dans nos tournois, dans nos jeux, le prix de la valeur et de l'adresse appartient aux Abencerrages.

Jamais il ne fut un lâche dans cette célèbre tribu ; jamais un infidèle ami, un époux volage, un perfide amant, n'ont terni la gloire de cette famille.

Leurs seuls rivaux en grandeur, en richesses, peut-être en courage, sont les trop fameux Zégris, issus des monarques de Fez. Quels que soient mes justes ressentimens contre cette tribu coupable, je ne prétends point cacher à vos yeux l'éclat des actions qui l'ont distinguée. Leur indomptable valeur a cent fois porté le fer et la flamme sur les terres des Castillans; cent fois leurs mains victorieuses ornèrent nos mosquées de drapeaux ennemis. Mais la fureur, la soif du sang, déshonora de si beaux exploits. Jamais un Zégri n'a fait de captif, tout vaincu périt sous son sabre; jamais l'amitié, l'amour, n'ont adouci leur férocité. Remplis d'un orgueilleux dédain pour ces qualités aimables, ces graces, ces talens de l'esprit, que l'on chérit dans notre cour, ils regardent

comme foiblesse la douce sensibilité. Superbes, turbulens, farouches, ils ne se plaisent qu'aux champs de la mort, ils ne savent que combattre et vaincre; ils méprisent tous les autres arts.

La plus violente jalousie les animoit depuis long-temps contre les généreux Abencerrages. Souvent ces deux tribus vaillantes furent sur le point d'en venir aux mains. L'autorité de Mulei-Hassem avoit pu seule les arrêter. Mais leur haine étoit publique; et les principales familles de Grenade avoient embrassé l'un ou l'autre parti. Les Almorades, les Alabez soutenoient la cause des Abencerrages; les Gomèles, les Vanégas défendoient celle des Zégris. Les autres tribus plus obscures avoient imité cet exemple; la cour et la ville étoient divisées; et mon père trembloit chaque jour de voir le sang inonder Grenade.

L'ame noble et tendre de Mulei-Hassem n'avoit pu demeurer incertaine sur le parti qu'il devoit protéger: ses

propres vertus, malgré lui, l'entraînoient vers les Abencerrages. Cette préférence, qu'il ne pouvoit cacher, étoit un nouvel aliment à la haine de leurs ennemis. Mulei le sentit; et, pour appaiser par une faveur signalée le mécontentement des Zégris, il prit une épouse dans leur tribu. Aïxa, fille d'Almadan, devint la reine de Grenade. Mais Aïxa n'étoit que belle : l'insensibilité, l'orgueil, héréditaires dans sa famille, ternissoient l'éclat de ses charmes. Mon père, qui ne put l'aimer, se vit contraint de la répudier après avoir obtenu d'elle un héritier de son trône. Ce prince est le fougueux Boabdil, qui règne à présent sur les Maures, et dont vous connoitrez bientôt le redoutable caractère.

Le roi, malheureux par l'hymen, ne voulut plus en serrer les nœuds : l'amour dont il brûloit dès long-temps pour une captive espagnole lui rendoit impossible tout autre lien. La belle Léonor avoit

soumis son cœur. Fidelle au culte de ses pères, sans espoir comme sans desir de régner sur des Musulmans, Léonor aimoit dans Mulei ses qualités et non sa puissance. Elle pleuroit souvent avec lui les malheurs attachés à son rang ; elle le consoloit des ennuis du trône, de la fatigue des hommages, du vide de la grandeur, et calmoit ces peines secrètes, ces chagrins si cuisans pour les rois condamnés à n'avoir point d'amis.

Le premier fruit de leurs amours fut ce généreux Almanzor qui défend aujourd'hui Grenade, et dont les exploits renommés ont peut-être été jusqu'à vous.....

Oui, répond vivement Gonzalve, oui, je connois ce vaillant guerrier. Eh ! dans quels lieux ignore-t-on que le vertueux Almanzor est le plus ferme appui de votre empire, la gloire, le modèle de votre cour ? Qui ne sait que ce jeune prince, si redoutable dans les batailles, commande même à ses ennemis cette

admiration, ce respect, liens éternels qui, malgré la guerre, unissent toutes les grandes ames. Mon cœur est pénétré pour lui d'un sentiment de vénération : parmi vos Maures c'est lui seul dont je desire d'être l'émule, c'est lui que je voudrois égaler; le surpasser est impossible.

Il dit. La princesse écoute avec ravissement l'éloge d'un frère qu'elle adore. Elle remercie Gonzalve par un sourire, et continue son récit.

Je fus le dernier gage d'amour que le roi reçut de sa Léonor. Jamais une mère plus tendre n'a tant fait pour sa fille chérie : elle me nourrit de son lait ; elle ne voulut confier à personne les soins de ma première enfance ; elle présida seule à mon éducation. Je sens mes larmes couler en songeant aux paisibles jours passés dans le sein de ma mère. Mon frère Almanzor ne nous quittoit point : plus âgé que moi de quelques années, il

m'expliquoit les leçons que ma foiblesse ne pouvoit comprendre; il m'enseignoit ce qu'il avoit appris. Je l'écoutois avec reconnoissance; je me sentois déjà pour lui ce tendre et confiant respect dont mon cœur a gardé l'habitude. Mulei venoit souvent se mêler à nos jeux, il oublioit près de nous les chagrins que lui donnoit Boabdil; et la meilleure des mères croyoit voir les cieux entr'ouverts, lorsque le roi, qu'elle adoroit, la visitoit dans sa retraite et pressoit ses enfans chéris entre ses bras paternels.

Hélas! ces temps trop heureux ne furent pas de longue durée. L'Espagnol attaqua nos frontières. Mon frère, appelé par la gloire, nous quitta pour voler aux combats. Sa valeur, ses brillans exploits, ne nous consoloient point de son absence. Il revenoit toujours triomphant porter ses lauriers à sa mère; mais il repartoit aussitôt. Forcée moi-même de paroître à la cour, d'y vivre au milieu du tumulte, je regrettois ces années tran-

quilles consacrées à la seule tendresse. Bientôt des regrets plus amers vinrent me préparer au malheur.

Ma mère me fut ravie. Après de longues souffrances elle expira dans mes bras. O ma bonne et digne mère ! ta perte m'est toujours récente ; les derniers mots que tu m'as dits retentissent toujours à mon cœur. Veille sur moi du haut du ciel, ô la plus tendre des mères ! Je n'ai point trahi les sermens que j'ai prononcés à ton lit de mort : rends-moi de même fidelle aux devoirs que tu m'enseignas, et fais descendre dans cette ame pleine de toi les vertus dont tu me donnas l'exemple.

A ces mots, Zuléma s'arrête, les pleurs étouffent sa voix ; elle cache de ses belles mains son visage baigné de larmes. Gonzalve, ému presque autant qu'elle, la contemple avec des yeux attendris ; il respecte trop sa douleur pour interrompre ce pieux silence. Enfin la princesse

reprend son récit d'un accent qu'elle affermit avec peine.

Le roi fut inconsolable, et ne survécut à sa Léonor que pour mon frère et pour moi. Almanzor étoit à l'armée : il revint, accablé de douleur, mêler ses larmes à celles d'un père qui ne lui permit plus de le quitter. Boabdil, occupé dès long-temps de ses criminels projets, sut profiter de cette absence pour gagner le cœur des soldats. Boabdil pouvoit éblouir leurs yeux : aux avantages de la nature il joint cette valeur brillante qui plaît sur-tout dans un jeune prince, et cette prodigalité si vantée par les courtisans. Que ne puis-je avoir à louer d'autres vertus dans Boabdil ! Mais les perfides flatteurs ont corrompu sa jeunesse. Égaré de bonne heure par leurs conseils, il ne connut de devoirs que ceux des autres hommes envers son rang ; il se crut au-dessus des lois, parce qu'il étoit au-dessus de leurs peines : il ne pensa pas que

le plus terrible des châtimens, la haine, le mépris public, sont le supplice des grands que les lois ne peuvent atteindre. A force de satisfaire ses passions, ses passions devinrent des vices. Il perdit bientôt le remords, ce dernier ami des vertus, et passa rapidement des plaisirs aux excès, des excès aux crimes: triste destinée des jeunes princes, dont la vie entière dépend toujours du choix de leurs premiers amis !

Livré sans réserve aux Zégris, qui brûloient de voir sur le trône un monarque issu de leur sang, Boabdil cherchoit à renouveler ces exemples, trop communs parmi nous, de pères détrônés par leurs fils, de rois déposés par leurs sujets. Il vouloit s'assurer l'armée ; et ses desseins impies ne trouvèrent d'obstacle que dans les seuls Abencerrages. Ces fidèles guerriers avertirent Mulei. Mon père partit aussitôt, alla se montrer aux soldats, et sa présence rétablit l'ordre. Mais le mal avoit jeté des ra-

cines trop profondes ; la moindre étincelle devoit tout-à-coup produire un grand embrasement. Le roi, se défiant toujours d'un fils dénaturé qu'il n'osoit punir, conclut une trève avec l'Espagnol, et déconcerta les Zégris en licenciant son armée.

De retour dans sa capitale, Mulei espéra calmer les esprits, détourner sa cour des factions, en donnant un aliment plus noble à cette inquiétude fougueuse, à cette éternelle inconstance, qui de tout temps ont caractérisé le Maure. Les fêtes, les tournois, les jeux, jadis si communs à Grenade, se renouvelèrent par son ordre. En proie à sa douleur profonde, pleurant toujours sa chère Léonor, il étoit peu capable d'y prendre part ; mais sa sagesse vouloit occuper une belliqueuse jeunesse, et prévenir une guerre civile, dont la seule idée faisoit frissonner son cœur sensible et paternel.

L'hymen de mon frère amena ces

fêtes. Depuis long-temps le brave Almanzor brûloit pour la belle Moraïme de la tribu des Abencerrages. Moraïme aimoit Almanzor. Eh ! qui n'auroit pas accepté l'hommage du plus vaillant, du plus vertueux des princes ? La jeune Abencerrage consulta sa mère, lui confia le secret de son cœur ; et sa mère lui permit de l'avouer à son amant. Depuis ce jour, la tendre Moraïme ne vivoit, ne respiroit plus que pour le héros maître de son ame. Jamais le moindre soupçon, jamais la plus légère querelle n'avoient troublé leurs constantes amours. Sûrs l'un de l'autre, pénétrés tous deux d'une passion fondée sur la parfaite estime, certains que l'univers se seroit détruit plutôt que l'un des deux pût changer, ils attendoient leur hyménée avec cette douce impatience que tempère le bonheur présent. Ils n'ignoroient pas qu'ils seroient plus heureux : mais ils l'étoient assez de cette espérance, ils l'étoient assez de se voir tous les jours,

de se parler de leur tendresse, de s'encourager mutuellement à de nouvelles vertus. C'étoient pour eux des plaisirs si doux, que leurs ames pures et chastes n'en imaginoient aucun qui jamais pût les surpasser.

Le roi voulut les unir et déployer à cet hyménée toute sa magnificence. Moraïme, couverte d'un voile enrichi de perles, vêtue d'une étoffe d'or brodée de pierreries, fut promenée dans la ville, selon l'usage de notre nation, sur un superbe coursier qu'accompagnoit une troupe de femmes. Les joueurs d'instrumens la précédoient. Elle étoit suivie d'une foule d'esclaves portant dans des corbeilles ornées de fleurs les tissus de Perse, les voiles indiens, les riches parures de la jeune épouse. C'est ainsi qu'elle se rendit à la mosquée, où l'attendoient les Abencerrages. Almanzor y vint, conduit par mon père, entouré d'une brillante cour, dont il effaçoit les plus beaux guerriers par sa

taille, par sa figure, par cet air de grandeur, de bonté, signe touchant du calme heureux dont jouit une belle ame.

L'iman invoqua le prophète : le peuple répondit par des vœux en faveur des nouveaux époux. Ils furent ensuite conduits, au son des cistres et des cymbales, dans le palais de l'Alhambra. Les parfums les plus exquis brûloient autour d'eux pendant la marche. Douze jeunes vierges vêtues de blanc précédoient la belle Moraïme ; douze jeunes garçons couronnés de roses s'avançoient devant Almanzor. Ces deux troupes jetoient des fleurs sur le chemin des époux, et chantoient alternativement ces paroles :

Présens du ciel, bienfaits charmans,
Tendre amour, aimable hymenée,
Vous seuls de nos plus beaux momens
Serrez la chaîne fortunée.

Qu'il est doux pour un jeune cœur
De vivre sous votre puissance !
L'amour lui donne le bonheur,
L'hymen lui donne l'innocence.

Des biens jusqu'alors inconnus
Viennent doubler ses jouissances ;
Tous ses plaisirs sont des vertus,
Tous ses devoirs des récompenses.

Puissent les sermens de ce jour,
Gardés, chéris toute la vie,
Donner des belles à l'amour
Et des héros à la patrie !

Heureux époux, vos descendans
Seront dignes de leurs modeles :
Les fils du lion sont vaillans,
Ceux de la colombe fideles.

Le lendemain de ce beau jour, Mulei-Hassem avoit indiqué des courses de bagues et de cannes, jeux chéris de notre nation [1]. Tous nos guerriers s'y

[1] Ce jeu de cannes, tel qu'il est ici décrit, est encore le jeu favori des Mamlouks d'Égypte. Voyez le Voyage d'Égypte par Savary, M. de Volney, etc.

préparèrent; tous prodiguèrent leurs trésors pour se distinguer par de riches armures, par de magnifiques coursiers. Les jeunes beautés de la cour, tremblant que leurs amans ne fussent pas vainqueurs, s'empressèrent de leur envoyer des nœuds, des rubans, des devises. Plusieurs, pour la première fois, leur témoignèrent un tendre retour, et, dans l'espoir d'augmenter leur courage, sacrifièrent leur propre orgueil.

A peine le soleil avoit doré le sommet des palais de Grenade, qu'un peuple immense, mêlé d'étrangers attirés par le bruit de la fête, vint occuper mille gradins rangés dans la place de Vivarambla. Au milieu de cette vaste enceinte, qui peut aisément contenir vingt mille guerriers en bataille, on vit s'élever un brillant palmier, chef-d'œuvre de sculpture et de richesse. Sa tige étoit de bronze, et son feuillage d'or. Sur une de ses longues feuilles une colombe

d'argent la faisoit pencher par son poids, et soutenoit en se balançant la bague qu'il falloit conquérir. Quand cette bague étoit enlevée, une nouvelle, par l'art de l'ouvrier, sortoit du bec de la colombe, et se présentoit d'elle-même. Au pied du palmier l'on voyoit une enceinte réservée aux juges des prix, aux timbales, aux instrumens qui devoient annoncer la victoire. Des balcons couverts d'étoffes précieuses, surmontés de dais magnifiques, étoient destinés au roi, à sa famille, à sa cour; et mille fenêtres ornées de guirlandes, occupées par les plus belles de nos jeunes Maures, formoient autour de la place un spectacle superbe et charmant.

Déjà les juges ont pris leurs places; déjà Mulei est arrivé dans toute la pompe du trône, tenant par la main Moraïme resplendissante de diamans. Le peuple, séduit en secret par les perfides Zégris, ne fit pas éclater, en

voyant son monarque, ces transports de joie et d'amour qu'il lui témoignoit autrefois. L'ame de Mulei en fut pénétrée, des larmes coulèrent de ses yeux; et se retournant vers mon frère, qui le suivoit avec moi: Mon fils, lui dit-il, j'ai trop vécu, ils ont cessé de m'aimer. Nous prîmes aussitôt ses mains, que nous serrâmes avec tendresse. Il s'assit au milieu de nous; sa cour l'environna, les balcons se remplirent; et, des quatre barrières de la place, le bruit des trompettes qui se répondoient nous annonça les combattans.

Ils entrent par différens côtés, divisés en quatre quadrilles. Les Abencerrages forment la première. Vêtus de tuniques bleues brodées d'argent et de perles, montés sur des coursiers blancs dont les harnois sont couverts de saphirs, ils portent à leur turban l'aigrette bleue, couleur affectée aux Abencerrages, et sur leurs boucliers un lion

enchaîné par une bergère, avec ces mots, *Doux et terrible*, devise célèbre de leur tribu. Tous, à la fleur de l'âge, beaux, brillans, remplis d'espoir et de cette noble fierté que tempère la politesse, ils s'avancent d'un pas léger sous la conduite d'Abenhamet, d'Abenhamet dont les malheurs feront bientôt couler vos larmes, mais qui n'étoit alors occupé que de vaincre devant Zoraïde.

Les Zégris forment la seconde quadrille. Leurs tuniques vertes sont brodées d'or. L'aigrette noire, couleur sinistre de leur famille, se distingue sur leurs turbans. De longues housses enrichies d'émeraudes couvrent le dos de leurs noirs coursiers. La tête haute, l'œil menaçant, ils suivent d'un pas tranquille Ali, le redoutable Ali, chef de cette tribu terrible, Ali que quarante ans de victoires ont fait surnommer *l'épée de Dieu*, et qui porte sur son large bouclier, ainsi que tous ses com-

pagnons, un cimeterre dégouttant de sang, avec ces mots, *Voilà ma loi.*

Les Alabez et les Gomèles marchent aux deux dernières quadrilles. Les Alabez, vêtus d'incarnat brodé d'argent, montés sur des chevaux isabelles, ont pris le turban des Abencerrages. Les Gomèles, liés aux Zégris, ont des tuniques pourpre et or, des coursiers bais, et l'aigrette noire.

Ces quatre troupes, l'une après l'autre, viennent saluer le roi, font ensuite des évolutions, et vont occuper les quatre faces.

Le prince Boabdil parut alors, monté sur un coursier d'Afrique qui sembloit jeter du feu par les naseaux. Le peuple, à son aspect, jette des cris de joie. Boabdil, passant d'un air dédaigneux devant les Abencerrages, va se placer parmi les *Zégris*, qui le reçoivent avec des transports. Ali veut lui céder le commandement, mais le prince le refuse;

et le roi donne l'ordre aux juges de faire distribuer des lances égales à ceux qui veulent disputer les prix.

Chacune des différentes quadrilles devoit nommer douze cavaliers pour courir ensemble les bagues. Il suffisoit d'en manquer une seule pour perdre le droit d'une nouvelle course. Une superbe aigrette de diamans étoit réservée au vainqueur ; d'autres présens moins magnifiques devoient consoler les vaincus.

Le signal se donne ; et le premier qui s'élance est le charmant Abenhamet. Il part comme un trait de l'escadron bleu ; il enlève la première bague. Ali Zégri veut lui ravir la seconde ; mais Boabdil le prévient. Troublé par sa haine pour Abenhamet, il vole, manque la bague, brise sa lance de fureur, et va se cacher parmi les Zégris. Ali se présente alors ; Ali emporte la seconde. Abenhamet, prompt comme l'éclair, est déjà maître

de la troisième. La quatrième est à la lance d'Ali. La place retentit d'applaudissemens. L'Abencerrage se précipite de nouveau : mais son fer touche la colombe, et fait voler la bague dans l'air. L'adroit Abenhamet d'un second coup l'enlève avant qu'elle tombe à terre. Le peuple fait éclater des transports. Ali n'ose rentrer en lice. Les Zégris, les Gomèles, les Alabez, se succèdent inutilement. Les plus heureux vont jusqu'à cinq bagues ; Abenhamet en a conquis vingt. Mille fanfares annoncent sa victoire ; les juges lui décernent le prix. Il vient le recevoir à genoux de la main de Moraïme, et court le déposer aux pieds de Zoraïde, dont le cœur a fait des vœux pour lui.

Aussitôt les quatre escadrons se préparent au jeu de cannes. Tous, armés de légers roseaux, courent les uns contre les autres, les brisent sur leurs boucliers, les jettent à la fois dans l'air,

les reprennent sans descendre à terre. Maniant avec dextérité des coursiers plus rapides que l'aigle, ils s'attaquent, fuient, reviennent, se forment, se dispersent, s'arrêtent, se rallient précipitamment, et trompent toujours les yeux étonnés, qui ne peuvent suivre leurs mouvemens divers.

Ainsi, dans la mer d'Almérie, on voit les dauphins rassemblés fendre la plaine liquide, se mêler, s'entrelacer dans leurs circuits, dans leurs détours, se poursuivre sans jamais s'atteindre, et bondir à la fois sur les ondes.

Mais la plus noire trahison devoit ensanglanter la fête. Les coupables Zégris, sous leurs habits dorés, portoient leurs cottes de mailles. Au milieu du tumulte des jeux, plusieurs changèrent leurs roseaux contre de véritables lances. Abenhamet fut le premier frappé. A la vue de son sang qui coule, il jette un cri de fureur, et s'élance, le sabre

en main, sur le Zégri qui l'a blessé : il l'immole au milieu des siens, qui sur-le-champ tirent leurs cimeterres. Les Abencerrages, instruits de l'attentat, volent au secours de leur chef. Les Alabez se déclarent pour eux, les Gomèles pour les Zégris. Les quatre escadrons se chargent avec une égale animosité. Les noms de traître, de perfide, sont prononcés par tous les partis. Le sang ruisselle dans la place. Le peuple effrayé prend la fuite ; et la haine, la mort, la vengeance, se rassasient de carnage.

Le roi, les juges, mon frère, font d'inutiles efforts pour appaiser leur furie. La voix d'Almanzor est méconnue, l'autorité de Mulei méprisée ; les juges du camp sont foulés aux pieds. Les malheureux Abencerrages, dont les glaives sont repoussés par l'armure de leurs ennemis, s'apperçoivent de la trahison : ils veulent aller prendre leurs

cuirasses, ils se précipitent vers les barrières; mais les Zégris les poursuivent, les pressent, les immolent dans l'étroit passage. C'en étoit fait, dans ce jour affreux, de cette vaillante famille, si mon frère, qui s'étoit armé, n'avoit tout-à-coup paru dans la place, et, soutenant seul l'effort des vainqueurs, n'eût favorisé les Abencerrages. Les Zégris s'échappent par une autre issue, se répandent par toute la ville, criant : Aux armes! Aux armes! Vive notre roi Boabdil! Mulei-Hassem cesse de régner! Le peuple, acheté par eux, grossit leur troupe rebelle; Grenade se soulève en un moment. Les portes des maisons se ferment, cent mille lances brillent dans les rues, des cris affreux remplissent les airs. Boabdil, au milieu des Zégris, attise le feu de la révolte; il est proclamé roi par les factieux, et marche au même instant à l'Alhambra, suivi d'une troupe innombrable.

Mulei-Hassem s'étoit retiré dans ce palais, presque seul avec sa famille. Nous le pressions dans nos foibles bras, nous cherchions à le rassurer, tandis qu'un effroi mortel nous ôtoit la voix et les forces. Ce bon roi, sans crainte pour lui-même, n'étoit occupé que de ses sujets ; c'étoit pour eux seuls qu'il versoit des larmes et qu'il imploroit l'Éternel : O Allah, s'écrioit-il en élevant ses bras tremblans, brise mon sceptre, mais sauve mon peuple : pardonne-lui ses fureurs ; on le trompe, on l'entraîne au crime : ne le punis pas, ô Dieu de bonté !

Almanzor songe à nous défendre : il rassemble les gardes épars, donne des armes aux esclaves, fait fermer les portes de l'Alhambra, dispose des archers sur les tours, et lui-même, au-dessus de la plate-forme, se montre appuyé sur cette lance qui fait trembler les Zégris.

Bientôt il voit arriver les braves Aben-

cerrages, couverts de l'acier brillant, transportés de fureur et d'indignation. Les Almorades, les Alabez, d'autres tribus fidelles à leur roi, viennent mourir ou le défendre; et, dédaignant d'attendre l'ennemi derrière les murs du palais, ils se rangent devant les portes. Almanzor vole au milieu d'eux: mille cris s'élèvent en voyant ce héros. D'autres cris aussitôt leur répondent; et les Zégris, les Vanégas, les Gomèles, avec Boabdil, paroissent, suivis d'un peuple effréné.

L'aspect d'Almanzor les arrête. Un profond silence succède au tumulte: ils hésitent à porter leurs mains sur le héros de Grenade, sur le digne objet de leur admiration. Mais, ranimés par Boabdil, ils serrent leurs rangs, ils baissent leurs lances; et les trompettes de part et d'autre vont donner l'horrible signal, lorsqu'on voit s'ouvrir tout-à-coup les portes de l'Alhambra. Mulei-Hassem, tenant dans ses mains le sceptre avec la cou-

ronne, s'avance entre les deux armées.

Arrêtez, s'écria-t-il, et n'attirez pas le courroux du ciel en répandant le sang de vos frères: ménagez ce sang précieux dont vous aurez besoin contre l'Espagnol. Abencerrages, Zégris, tremblez de vous forger des chaînes, oubliez vos fatales discordes, et réservez votre valeur pour vos communs ennemis. Vous êtes offensés, dites-vous: ne le suis-je pas moi-même? Apprenez comment on se venge.

Peuple de Grenade, mon règne t'a lassé, il est fini dès cet instant. Tu m'as repris ton amour, je ne veux plus de ta couronne. Viens la recevoir, Boabdil; viens prendre ce sceptre que tu desires, et que peut-être tu trouveras pesant. Approche, mon fils, approche, et cesse de t'étonner. Regarde ces cheveux blancs: as-tu pensé que, pour ce peu de jours qu'il me restoit encore à régner, je ferois égorger mon peuple? Ah! Boab-

dil, Boabdil, mon cœur jamais ne te fut connu. Tu l'as trop souvent déchiré: mais ton père te pardonne tout, si tu rends heureux tes nouveaux sujets, si ta justice et ta bienfaisance les empêchent de se repentir de ce qu'ils font aujourd'hui pour toi.

En prononçant ces paroles, l'auguste vieillard présente à son fils et la couronne et le sceptre. Boabdil, terrassé par son crime, demeure immobile et les yeux baissés. Il n'ose envisager son père, il ne peut faire un seul pas vers lui. Mulei le prévient, s'avance, pose sur son front, qui rougit, ce diadême objet de ses vœux. Ensuite, se retournant vers les deux troupes interdites: Abencerrages, dit-il, saluez le roi de Grenade; et vous, Zégris, jurez la paix à vos généreux ennemis.

A ces mots, le peuple enivré crie: Vive le roi Boabdil! Vivent les Abencerrages, les Zégris et Mulei-Hassem!

Boabdil est conduit en pompe dans le palais de l'Alhambra. Mon père, suivi d'Almanzor, de Moraïme et de moi, se retire dans l'Albayzin, ancienne demeure des premiers rois maures.

FIN DU LIVRE SECOND.

SOMMAIRE
DU LIVRE TROISIÈME.

Zuléma raconte les changemens arrivés à Grenade sous le règne de Boabdil. Corruption de la cour et du roi. Amours d'Abenhamet et de Zoraïde. Captivité d'Ibrahim. Abenhamet va le délivrer. Boabdil devient son rival. Il s'oppose à l'hymen des deux amans. Il envoie Abenhamet contre les Espagnols. Abenhamet est vaincu par Gonzalve. Ce héros pénètre jusques dans Grenade. Les lois condamnent Abenhamet à la mort. Zoraïde, pour le sauver, épouse le roi Boabdil. Almanzor conduit Abenhamet loin de Grenade. Abenhamet le trompe et revient. Il trouve Zoraïde dans le Généralif. Entretien des deux amans. Quatre Zégris les découvrent : ils avertissent le roi. Fureur de Boabdil. Mort d'Abenhamet. Meurtre des Abencerrages. Un enfant sauve la tribu. Combat dans le palais. Les Abencerrages quittent Grenade.

LIVRE TROISIÈME.

LE plus grand, le plus heureux des rois, celui que la victoire et la fortune ont comblé de leurs faveurs, celui qui rassemble autour de son trône tout l'éclat, toutes les jouissances de la gloire, manquent du bonheur le plus pur, le plus cher pour une ame tendre, de la certitude d'être aimé. Les hommages qu'on lui prodigue, les louanges dont on l'accable, la fidélité même qu'on lui témoigne, espèrent une récompense : ce n'est pas à lui, c'est à son rang, que l'intérêt adresse des vœux. Cette seule idée vient flétrir son ame ; une juste défiance se mêle aux sentimens doux de son cœur ; malheureux de pouvoir tout payer, il doit penser qu'on ne lui donne rien.

Mais Mulei descendu du trône, Mulei remis dans le rang des hommes, rentra

dans le droit le plus beau, le plus précieux de l'humanité, celui de trouver des amis. Sa nombreuse cour disparut, les Abencerrages lui restèrent. Cette vertueuse tribu le regarda toujours comme son roi, lui rendit d'autant plus de respects que mon père avoit moins de puissance. Almanzor, son épouse et moi, nous nous disputions les soins pieux qui pouvoient consoler sa vieillesse. Satisfaits de consacrer nos jours à des devoirs si chers à nos ames, nous n'osions nous plaindre d'un crime qui nous avoit donné le bonheur, qui nous avoit réunis dans le sein du meilleur des pères. Si nous regrettions sa couronne, c'étoit pour son peuple et pour lui; s'il soupiroit de l'avoir perdue, c'étoit pour ses sujets et pour ses enfans.

Pendant ce temps le nouveau roi changeoit la face de Grenade. Les anciens visirs furent révoqués; de jeunes courtisans les remplacèrent. Les chefs de l'armée, blanchis sous le fer, se

virent payer, par l'exil, de leurs travaux et de leurs blessures : des enfans seulement connus par leurs vices ou par leur faveur vinrent commander à de vieux soldats, jadis compagnons de leurs pères. Cette discipline antique, mère de la valeur et des victoires, fut oubliée en un moment : l'armée devint un ramas de mercenaires sans frein, hardis contre leurs capitaines, lâches contre les ennemis. Nos frontières, presque inconnues à des gouverneurs qui vivoient à la cour, furent surprises, envahies par les vigilans Espagnols ; et, pour comble de calamité, ce fut à cette époque fatale que le ciel suscita contre nous ce terrible ennemi des Maures, ce redoutable Castillan dont le nom sans doute a dû pénétrer jusques dans vos lointains climats, le fier Gonzalve de Cordoue.

Ses exploits, ses succès rapides, ne purent réveiller Boabdil de sa honteuse léthargie. Conduit, égaré chaque jour

davantage par les criminels Zégris, le monarque n'étoit occupé que de ces plaisirs bruyans dont les flatteurs entourent leur maître, de peur qu'il n'entende les cris de son peuple. Aux superbes jeux, aux fêtes publiques, établis par Mulei-Hassem, avoient succédé, sous le jeune roi, des assemblées mystérieuses, des danses efféminées, de longs festins, d'où la pudeur, la tempérance, étoient bannies : l'amour tendre, respectueux, étoit devenu l'objet d'une raillerie insolente ; et la galanterie grenadine, si célèbre chez toutes les nations, étoit remplacée par la licence.

Au milieu de tant de vices qui nous présageoient nos malheurs, une passion que dès-long-temps la résistance sembloit avoir éteinte se ralluma tout-à-coup dans l'ame féroce de Boabdil. L'objet de ce funeste amour étoit la belle Zoraïde, fille du vieillard Ibrahim.

Zoraïde étoit africaine. Dès les pre-

miers jours de sa vie elle avoit connu l'infortune : elle perdit sa mère au berceau, son père, premier visir du monarque de Trémécen, vit détrôner son malheureux maître, fut lui-même proscrit, dépouillé de ses biens, et, s'échappant avec sa fille, vint implorer à Grenade la pitié de Mulei-Hassem. Mon père le reçut à sa cour, lui donna le gouvernement de l'importante ville de Jaën, et voulut que Zoraïde fût élevée dans son palais.

Elle sortoit à peine de l'enfance. Bientôt ses attraits naissans enflammèrent nos jeunes guerriers. Abenhamet, cet aimable chef des Abencerrages, qui remporta le prix des courses le jour du crime des Zégris, Abenhamet, enfant comme Zoraïde, ne l'eut pas plutôt connue, qu'il la choisit, l'adopta pour sa sœur : il n'étoit heureux qu'auprès d'elle ; il lui répétoit mille fois le serment de l'aimer toujours. La jeune et naïve Africaine lui

faisoit les mêmes promesses, lui déclaroit ingénument qu'elle ne vouloit aimer que lui seul : doux privilège de cet heureux âge, à qui les hommes pardonnent encore la franchise et la candeur !

Lorsque Zoraïde approcha de trois lustres, elle devint plus réservée; Abenhamet fut plus timide. Il n'osoit plus, comme autrefois, venir à toute heure à son appartement; il perdit jusqu'à la hardiesse de lui parler même d'amitié : mais, plus que jamais épris de ses charmes, éprouvant la force de ce premier amour, si vif et si pur dans les belles ames, il s'occupoit sans cesse de la suivre, de l'attendre, de la chercher. Dans le palais, à la mosquée, au jardin du Généralif, il étoit toujours sur ses pas; il ne pouvoit se passer de sa vue, il n'existoit plus dès qu'il la perdoit; et lorsqu'ils se trouvoient ensemble, leurs yeux se baissoient vers la terre, une rougeur modeste couvroit leur front,

leurs langues balbutioient des paroles sans suite, sans ordre; leur esprit, ailleurs si présent, les abandonnoit tous les deux.

Ce fut alors que Gonzalve, entrant sur nos terres avec une armée, parut tout-à-coup devant Jaën, où commandoit le vieux Ibrahim. Jaën fut emporté d'assaut après une longue défense; le père de Zoraïde resta prisonnier.

Sa fille, baignée de pleurs, vint embrasser les genoux du roi: Rendez-moi mon père, dit-elle, et reprenez tous les bienfaits dont vous comblez ma jeunesse: une chaumière me suffit avec l'auteur de mes jours; ou, si Gonzalve est inflexible, obtenez du moins que je puisse aller partager les fers de mon père et consacrer à le servir une vie que je lui dois.

Mulei, touché de sa douleur, lui promit d'écrire à Gonzalve, lui jura que le premier article de la paix seroit la liberté d'Ibrahim; il consola sa fille

désolée ; il redoubla de bontés, de soins, pour rendre son sort plus heureux.

Mais Abenhamet, témoin de ses larmes, Abenhamet, qui les sentoit tomber sur son cœur, résolut de les tarir. Craignant qu'une paix incertaine ne retînt long-temps Ibrahim captif, ne pouvant disposer encore des biens immenses qu'il devoit posséder, il part, il va trouver Gonzalve ; et l'abordant avec la confiance de la jeunesse et de l'amour :

Magnanime guerrier, dit-il, je suis le chef des Abencerrages. Mon âge ne m'a pas permis de m'éprouver contre toi ; cet heureux temps viendra, je l'espère. Tu connois ma noble famille ; tu juges que leurs trésors te seront prodigués pour ma rançon. Le brave Ibrahim est sans fortune ; échange ce vieillard avec moi ; rends ce malheureux père à sa fille, qui n'a que des larmes à t'offrir ; et reçois à sa place pour ton prisonnier le plus riche des Grenadins.

Il se tait. Gonzalve est ému : Abencerrage, répond-il, tu ne seras point mon captif ; je veux ton estime, nou tes richesses : retourne à Grenade avec Ibrahim. C'est à ta vertu seule que je l'accorde ; et si ce léger bienfait excite ta reconnoissance, évite-moi dans les combats.

Oh ! quelle fut la joie de Zoraïde lorsqu'Abenhamet de retour lui présenta son père adoré ! Doutant encore de son bonheur, elle se jette au cou du vieillard, elle le presse avec des sanglots. Ibrahim se hâte de lui raconter tout ce qu'il doit à l'Abencerrage ; et, joignant les mains des deux jeunes amans, il jure par le nom d'Allah que dans peu de jours ils seront unis.

On ne parla dans Grenade que de l'action d'Abenhamet ; on exalta son courage ; on fit des vœux pour son amour. La magnanimité de Gonzalve fut admirée : et je dois l'avouer, seigneur ; quoique ce superbe Espagnol soit le fléau

de ma patrie, quoique le sang de mes frères ait cent fois rougi son bras invincible, sa noble franchise à la guerre, sa douce clémence après le combat, le font révérer de notre nation. Tout guerrier connoît son courage, tout captif son humanité. Les Abencerrages sur-tout, voulant honorer ses vertus, délivrèrent douze chrétiens prisonniers, choisirent douze coursiers d'Afrique et les envoyèrent au héros castillan comme un foible hommage de leur reconnoissance.

Mulei-Hassem avoit approuvé l'hymen d'Abenhamet et de son amante; il décida qu'il s'accompliroit après celui d'Almanzor. Mais le fougueux Boabdil devint épris de Zoraïde; croyant l'éblouir par son rang, il osa prétendre à sa main. Sans s'écarter des égards dûs à l'héritier du trône, la fille d'Ibrahim rejeta ses vœux. Elle se croyoit oubliée d'un cœur si peu fait pour aimer, lorsque mon père perdit sa couronne; et le premier usage que fit Boabdil de son pouvoir usurpé

fut de défendre au vieux Ibrahim de choisir Abenhamet pour gendre.

Ibrahim au désespoir espéra fléchir le monarque. Il va se jeter à ses pieds, suivi du tendre Abenhamet ; il lui demande, pour unique prix de sa fidélité, de ses longs services, qu'il lui permette la reconnoissance, qu'il ne le force pas, à quatre-vingts ans, de manquer à l'honneur pour la première fois. Boabdil ne l'écoute point. Abenhamet, qui, dans le silence, attendoit l'arrêt de sa vie, fait relever Ibrahim avec un mouvement de fureur ; et fixant sur le roi des yeux brûlans :

Zoraïde est à moi, dit-il, par la volonté de son père, par la sienne, par tous les droits de l'amour et de l'amitié : voilà mes titres. Quels sont tes motifs pour m'ôter le bien que j'ai mérité ?

Je ne rends point compte de mes desseins, répond le monarque d'un ton farouche ; et mes sujets ne méritent jamais que ce que ma bonté leur donne.

Boabdil, s'écrie Abenhamet, tes sujets ont appris des Zégris à détrôner un monarque juste ; tremble qu'ils n'apprennent des Abencerrages comment on punit les tyrans.

Le roi saisit son cimeterre... Ibrahim se jette à genoux : C'est moi, c'est moi qu'il faut frapper ; c'est moi qui lui donnai ma fille. Tant que je jouirai du jour, Zoraïde appartient à mon libérateur. Tranche ma vie, Boabdil, afin de dégager ma foi.

Alors le vieillard découvre son sein tout couvert de cicatrices, et le présente au fer du monarque. Ceux qui l'environnent, les Zégris eux-mêmes, témoignent de la compassion. Abenhamet, la main sur son poignard, est prêt à défendre son père ; et le roi, sombre, les yeux baissés, médite ce qu'il doit résoudre. Il redoute les Abencerrages ; il craint qu'un acte de barbarie ne renverse un trône mal affermi : mais, instruit dès long-temps à la perfidie, il

retarde son crime pour mieux l'assurer.

Enfin, composant son visage, feignant de dompter un juste courroux : Ibrahim, dit-il, tes vertus ont rappelé ma clémence. Je fais grace, pour l'amour d'elles, à l'imprudent Abenhamet. Quant à ta fille, elle est d'un prix qu'une seule action de courage ne peut avoir mérité. Je vais fournir moi-même à son amant l'occasion de s'en montrer digne. Jaën, conquis par Gonzalve, étoit la clef de mes états ; qu'Abenhamet reprenne Jaën, Zoraïde est sa récompense.

L'Abencerrage pousse un cri de joie et tombe aux pieds de Boabdil : Tu me rends invincible, ô roi de Grenade ; tout mon sang répandu pour toi peut seul expier les paroles échappées à ma jeunesse.

Le monarque le relève avec une bonté feinte, proclame Abenhamet son général, et décide que dans trois jours l'armée partira pour Jaën.

Pendant ces trois siècles d'attente, le brave et tendre Abenhamet prépare ses coursiers, ses armes. Ibrahim veut l'accompagner ; le vieux Ibrahim se fait un honneur de servir sous son jeune ami. Mon frère doit suivre leurs pas. Les Abencerrages s'apprêtent. Le jeune amant, transporté de joie, court aux genoux de Zoraïde lui demander d'orner sa lance d'un ruban, d'un voile qu'elle ait porté. Zoraïde cherche à lui cacher la profonde tristesse qui l'accable : elle lui donne une écharpe blanche où sa main broda leurs noms enlacés, où le mot charmant de TOUJOURS se lit sous leurs chiffres unis. Zoraïde le revêt en pleurant de cette magnifique écharpe. Elle n'ose exiger de lui qu'il ménagera ses jours ; mais elle prie son amant de veiller sur ceux de son père, et demande en secret à son père de retenir le courage de son amant.

Le moment du départ est arrivé : l'armée est en bataille sur la place. Les

Abencerrages sont à l'aile droite; la gauche est fermée par les Zégris. Abenhamet paroît bientôt, couvert sous sa tunique bleue d'une cuirasse forgée dans Fez, ornée de l'écharpe de Zoraïde; son turban, doublé d'acier, porte l'aigrette de sa famille; à son côté pend un cimeterre enrichi de diamans; et sa main droite tient une lance maure, armée à ses deux bouts d'un fer aigu. Il s'avance sur un coursier blanc, dont la crinière tombe jusqu'à terre. Il promène sur son armée des yeux remplis de courage et d'amour, confie la droite au brave Almanzor, la gauche au prudent Ibrahim, et va donner le dernier signal.

Le roi paroît alors dans la place avec l'étendard de l'empire. Cette enseigne si révérée, où l'on voyoit sur un champ d'or une grenade de rubis, ne sortoit de la mosquée que dans les grandes occasions. Boabdil la remet lui-même entre les mains d'Abenhamet.

Abencerrage, lui dit-il, sois digne

de ma confiance, et songe aux devoirs que t'impose la présence du drapeau sacré.

Abenhamet, enivré d'ardeur, saisit cette enseigne d'une main avide, jure au monarque de mourir plutôt que de l'abandonner. Il appelle le brave Octaïr, le plus vaillant de ses frères; il lui donne le saint étendard. Octaïr, fier de cet honneur, se range auprès de son général, qu'il ne doit plus quitter d'un seul pas; et les trompettes sonnent la marche.

Hélas! l'aveugle Abenhamet couroit sans le savoir à sa perte. Les Zégris l'avoient préparée avec le perfide roi. L'étendard de Grenade assuroit leurs complots. Nos lois condamnent à la mort tout général qui revient sans ce gage de notre gloire [1]: c'étoit dans ce cruel espoir que Boabdil le confioit à son rival.

[1] Cette loi existoit chez les premiers Arabes. On peut voir les efforts incroyables que fit Jaffar, à la bataille de Mouta, pour sauver l'étendard de l'islamisme. (SAVARY, Vie de Mahomet, page 151.)

Abenhamet n'est occupé que de l'espoir d'obtenir Zoraïde. Il marche d'un air triomphant à la tête de ses guerriers ; il ne peut contenir ses transports ; et, suivant l'usage de notre nation lorsqu'elle va chercher les combats ; il chante ces paroles guerrières au bruit des cymbales et des triangles :

La trompette appelle aux alarmes,
Ses sons excitent la valeur ;
Jeunes amans, c'est de nos armes
Que dépendra notre bonheur.
Le jour qui suit une victoire
Est encore un plus heureux jour :
L'amour récompense la gloire,
Et la gloire embellit l'amour.

Souvent l'amant le plus fidèle
Déplaît aux yeux qui l'ont charmé ;
Pour un vainqueur point de cruelle,
Celui qu'on admire est aimé.
Aux belles un héros fait croire
Qu'il doit les soumettre à son tour ;
Et la beauté cède à la gloire
Ce qu'elle dispute à l'amour.

AMOUR, honneur, dieux de nos ames,
Décidez seuls de notre sort;
A des cœurs brûlés de vos flammes
Donnez le triomphe ou la mort.
Périssons dignes de mémoire;
Ou qu'on dise, à notre retour:
L'amour a tout fait pour la gloire,
La gloire obtient tout de l'amour.

Mais les Zégris, par un avis secret, avoient averti Gonzalve. Ce héros étoit dans Jaën avec Lara son fidèle ami, Lara, le plus fameux des Castillans après Gonzalve, et presque aussi fatal à ma patrie que cet indomptable guerrier.

Quoique leurs troupes fussent peu nombreuses, les deux Espagnols n'attendent pas les Maures; ils viennent au devant d'eux. Par une marche savante, ils attaquent tout-à-coup notre armée avant qu'elle soit sur leur territoire. Nos soldats surpris prennent l'épouvante. Abenhamet, malgré ses efforts, ne peut ranimer leur valeur. Il court,

cherche, appelle Gonzalve, le joint, l'arrête quelques instans; il blesse même le héros : mais Gonzalve, d'un coup plus sûr, le renverse sur la poussière. De là, joignant Octaïr, il fait voler d'un seul revers la main qui porte l'étendard. Octaïr le reprend de l'autre; elle est coupée par Gonzalve. Alors le fidèle Octaïr, avec le reste de ses bras, saisit encore l'enseigne sacrée, et la serre contre sa poitrine. C'est ainsi qu'il reçoit la mort; et le terrible Castillan s'empare du fameux drapeau.

Almanzor vole pour le reprendre, à la tête des Abencerrages; mais Lara, vainqueur des Zégris, revient les envelopper. Le combat n'est plus qu'un carnage. Ibrahim, baigné dans son sang, meurt en appelant Zoraïde. Almanzor blessé se soutient à peine. Les Abencerrages, trahis, abandonnés de toute l'armée, tombent, expirent sous le fer, sans qu'aucun d'eux demande à se ren-

dre, sans qu'ils veuillent s'éloigner d'un pas du corps d'Abenhamet mourant.

Gonzalve, qui les admire, cesse le premier de frapper. Il commande à ses Espagnols de leur ouvrir un passage, il facilite la retraite à des ennemis qu'il estime, qu'il veut vaincre, et non massacrer. Almanzor enlève Abenhamet sanglant, le fait porter au milieu de ses frères, et se retire, mais sans fuir, sans désordre, comme sans crainte, et retournant vers le vainqueur ce front tant de fois triomphant.

Déjà les Zégris, arrivés les premiers, avoient répandu dans Grenade la nouvelle de la défaite. Les mères, les épouses, tremblantes, attendoient, aux portes de la ville, le retour des Abencerrages. Zoraïde sur-tout, Zoraïde redemandoit son père et son amant à tous ceux qui revenoient du combat. Elle apperçoit la vaillante famille réduite à un escadron peu nombreux, teinte de

sang, couverte de blessures, portant Abenhamet expirant. A cette vue, elle jette un cri, vole, s'élance vers Almanzor : Mon père ! mon père ! dit-elle... Ai-je tout perdu dans ce jour affreux ? Almanzor répond par des larmes. Zoraïde cherche Ibrahim avec des yeux égarés; elle les fixe sur le visage pâle de son amant, elle regarde le muet Almanzor, n'entend que trop son silence, et tombe sans couleur, sans vie, entre les pieds des chevaux.

On la secourt, on l'emporte. Almanzor marche à l'Alhambra pour avertir le coupable roi des dangers qui menacent Grenade. Les Abencerrages, au milieu des pleurs, vont déposer dans sa maison le malheureux Abenhamet.

Ses blessures sont visitées ; elles sont terribles et nombreuses. On espère pourtant l'arracher à la mort. On arrête le peu de sang qui reste encore dans ses veines; on panse ses larges plaies avec le baume précieux que l'Arabie nous

fournit. Abenhamet reprend ses sens. Mais à peine il se reconnoît, que repoussant ceux qui l'environnent : Je suis vaincu ! s'écrie-t-il ; je suis vaincu ! je l'ai perdue ! je l'ai perdue pour jamais !....

En disant ces mots, il déchire les voiles dont on vient de bander ses blessures ; il fait couler de nouveau son sang, et retombe dans l'état affreux d'où les secours l'avoient tiré.

Zoraïde, dans le palais, nous donne les mêmes alarmes. Accablée d'une douleur morne, qui lui ôte la faculté de pleurer, elle nous contemple avec des yeux farouches, prononce sans cesse les noms d'Ibrahim et d'Abenhamet, regarde ensuite la terre en répétant ces noms si chers ; et tout-à-coup d'horribles cris, des mouvemens convulsifs, succèdent à ce calme apparent. Une fièvre ardente s'empare d'elle ; le plus effrayant délire la transporte au milieu des combats ; elle y venge la mort de

son père, elle y défend son époux. Les soins, les remèdes, sont inutiles ; on désespère de ses jours.

Tandis que chaque famille est ainsi plongée dans la douleur, Gonzalve victorieux paroît sous les murs de Grenade. Mon frère, qui l'avoit prévu, mon frère, notre seul espoir, appelle nos guerriers aux armes. Boabdil lui-même, avec les Zégris, sort contre les Espagnols. Almanzor, suivi des Abencerrages, repousse Lara loin de nos remparts. Mais le roi, pressé par Gonzalve, prend la fuite devant ce guerrier; il regagne précipitamment la ville. L'intrépide Castillan le poursuit au sein de nos murs : abandonné de tous les siens, il vole, pénètre jusqu'à l'Alhambra. Je l'ai vu, seigneur, je l'ai vu ; cette image m'est encore présente, et me fait frissonner d'effroi. Ah ! puissiez-vous, malgré votre valeur, ne vous mesurer jamais avec ce héros si terrible ! Seul, au milieu de notre capitale, bravant un peuple d'en-

nemis, renversant tout sur son passage, il parvint non loin de moi. Là, sans doute s'appercevant qu'aucun des siens ne l'accompagnoit, il s'arrête, demeure immobile, reprend ensuite lentement le chemin qu'il a semé de victimes; et, sans songer à se défendre contre la foule qui l'attaquoit, il semble examiner les lieux qui doivent être sa conquête.

Après cette vive alarme, nous retournons aux tendres soins si nécessaires aux malheureux amans. Abenhamet et Zoraïde desirent en vain le trépas; leur force, leur jeunesse, repoussent la mort. L'espérance de se revoir, le besoin de pleurer ensemble, les attachent encore à la vie, et leur font enfin surmonter leurs maux.

Boabdil attendoit ce moment; il se rend seul chez Zoraïde. L'infortunée ignoroit son crime, elle le reçut sans horreur. Le perfide donna des larmes à la mémoire d'Ibrahim, prodigua des éloges à son courage; et, lorsqu'il eut

feint pendant quelques jours de partager la douleur de sa fille, il parla d'honorer la cendre de l'infortuné vieillard par un témoignage public d'estime, de reconnoissance; il offrit un hymen auguste, comme pouvant seul, disoit-il, l'acquitter envers Ibrahim.

Seigneur, répondit Zoraïde trop malheureuse pour dissimuler, mon cœur est loin de mériter un si brillant hyménée. Ce cœur ne peut aimer qu'une fois; et c'est Abenhamet qu'il aime. Si les services de mon père, si son sang répandu pour vous sont de quelque prix à vos yeux, si vous voulez consoler son ombre, accomplissez son dernier desir; unissez sa fille à celui qu'Ibrahim avoit choisi pour gendre. Il le saura dans le ciel qu'il habite, et s'applaudira d'avoir donné sa vie pour un roi qui daigne le remplacer.

Boabdil, à ce discours, ne peut retenir sa colère : Zoraïde, s'écrie-t-il, vous abusez de mon funeste amour. Ce

n'est plus à votre main qu'Abenhamet doit prétendre, nos lois le livrent à la mort. Seul je pourrois lui faire grace; cette grace dépendra de vous.

Il la quitte alors d'un air sombre. Trop instruit que l'Abencerrage commençoit à reprendre ses forces, il lui donne sur-le-champ des gardes, et nomme des vieillards pour le juger.

La loi prononçoit son trépas. Abenhamet avoit perdu l'étendard sacré de l'empire, Abenhamet devoit mourir. Les juges en pleurant signent l'arrêt; le roi le porte à Zoraïde.

Choisissez, dit-il en le lui présentant, et choisissez à l'heure même; ce seul instant vous est accordé. Abenhamet va périr, ou vous allez monter sur le trône. L'autel et l'échafaud sont prêts.

Terrassée par ces paroles, Zoraïde demeure interdite. Son premier mouvement est de saisir son poignard pour se délivrer elle-même de l'horrible choix qu'on lui propose: mais le trépas d'A-

benhamet suivra le sien; cette certitude l'arrête. Elle a perdu tout espoir de fléchir le despote féroce. Elle balance, elle tremble. Boabdil la presse de répondre. Mécontent de son silence, il ordonne qu'on aille chercher la tête de son rival... Arrêtez, s'écrie Zoraïde, arrêtez, je m'immole à lui; voilà ma main, marchons au temple.... O mon père, tu l'ordonnerois.

Elle dit. L'inflexible roi l'entraîne aussitôt à la mosquée. Tout étoit préparé pour ce triste hymen. Zoraïde, pâle, mourante, paroît au milieu d'un peuple aveuglé qui fait des vœux pour sa nouvelle reine, qui lui souhaite une longue durée du bonheur dont elle va jouir. Elle prononce d'une voix éteinte le serment d'être infortunée. Mille acclamations lui répondent, mille cris de joie mêlés au son des cistres étouffent ses gémissemens; et les fêtes les plus brillantes célèbrent ce jour de douleur.

Le roi fut cependant fidèle à sa pro-

messe : le lendemain du funeste hyménée, il déclara que la jeunesse d'Abenhamet, sa valeur, celle de sa famille, le sollicitoient d'adoucir la sévérité des juges, mais que, voulant accorder son inviolable respect pour les lois avec les égards dus aux Abencerrages, il convertissoit en un simple exil la peine portée contre leur chef.

Nul ne pouvoit murmurer : le monarque paroissoit clément. De vils flatteurs applaudirent à sa perfide bonté.

Almanzor, dont l'œil clairvoyant perçoit cet horrible mystère, voulut prévenir les premiers effets du désespoir d'Abenhamet : il se rendit à sa prison ; et le pressant contre son sein : Ami, lui dit-il, tu vivras ; le roi t'exile seulement de Grenade : mais Zoraïde.... Zoraïde.... — Elle n'est plus, s'écrie Abenhamet. — Elle seroit moins à plaindre. Apprends l'affreuse vérité, rappelle ton courage pour la soutenir, et songe sur-tout, ami, qu'en succom-

bant à ta douleur tu donnes la mort à Zoraïde : elle est l'épouse de Boabdil.

En disant ces paroles, il serre de nouveau l'infortuné sur son cœur. Il vouloit l'empêcher d'attenter à ses jours ; mais, hélas ! Abenhamet reste évanoui dans ses bras. Mon frère profite de sa foiblesse ; il le saisit, l'emporte sur un char qu'il avoit fait préparer, et s'occupe de le rendre à la vie en le conduisant dans un de ses châteaux peu éloigné de Grenade.

Là, le généreux Almanzor, toujours les yeux sur son jeune ami, cherche à pénétrer dans les siens les mouvemens de son ame. Il n'essaie point de consolations ; il se tait, le suit, l'examine, le veille comme un insensé. Abenhamet garde un morne silence : aucune larme ne sort de ses yeux ; sa tête est baissée sur sa poitrine ; ses sourcils rapprochés rident son front ; ses dents sont serrées par une force invincible, et ses sinistres regards se tournent à la dérobée sur Al-

manzor, dont la présence le fatigue et s'oppose à ses desseins.

Trois jours se passèrent ainsi, sans que mon frère le quittât d'un instant, sans qu'il osât l'entretenir d'une amitié trop impuissante contre des maux si cruels. Enfin Abenhamet rompit ce silence.

Almanzor, dit-il d'un air calme, cessez de craindre ma douleur. Je connois l'ame de.... celle qui mérita de moi tant d'amour; je la connois: c'est pour sauver ma vie que l'infortunée a pu se résoudre.... Il s'arrêta, leva les yeux au ciel, fit un effort sur lui-même; et continuant avec un sourire amer: Elle s'est bien abusée.... N'importe, je le lui pardonne. Mon parti est pris irrévocablement. Je veux mettre entre elle et moi une barrière éternelle; je veux aller chercher des climats où le funeste nom de Grenade, où l'exécrable nom de Boabdil, ne puissent jamais frapper mon oreille. Je partirai demain pour

l'Afrique ; je trouverai dans ses déserts la solitude qu'il faut au malheur ; je trouverai dans ses lions plus de pitié que dans nos tyrans. Vous daignerez me conduire jusques au port d'Almérie ; c'est le dernier service que j'attends, que je demande à votre amitié. Je n'ose vous parler de ma reconnoissance, vous n'en doutez pas, et n'y pensez point.

Mon frère fut trompé par ces paroles : il crut le courage d'Abenhamet au-dessus de son malheur. Il le fortifia dans son projet ; et, dès ce jour même, tous deux prennent la route d'Almérie, où plusieurs vaisseaux destinés pour Tunis n'attendoient qu'un vent favorable. Abenhamet paroissoit tranquille : le nom de Zoraïde ne sortoit point de sa bouche. Toujours pensif, mais toujours doux, il chargeoit Almanzor de ses volontés, lui prescrivoit le partage qu'il devoit faire de ses biens, les récompenses de ses esclaves. Dans le pays que je vais habiter, ajoutoit-il, on n'a

pas besoin d'être riche : ce que j'emporte doit me suffire ; et mes parens, mes serviteurs, penseront plus souvent à moi en jouissant d'une félicité que je leur aurai procurée. Le brave Almanzor ne m'oubliera point ; ses bienfaits envers moi m'en répondent. Mais je me reproche de le retenir loin de sa famille et de son épouse. Mulei-Hassem, Zuléma, vous attendent, Moraïme soupire de votre absence : retournez auprès d'eux, mon digne ami ; retournez jouir du bonheur si rare d'être l'époux de sa bien-aimée : elle a peut-être besoin de vos soins ; sûrement elle a besoin de votre présence. Les vents peuvent tarder encore ; nos adieux, en se prolongeant, n'en seront que plus douloureux : d'ailleurs il faut m'accoutumer à me passer de tout ce que j'aime.

Almanzor pleuroit en l'écoutant ; Abenhamet ne versoit point de larmes. Il presse de nouveau mon frère de partir. Mon frère, qui ne pouvoit supporter

d'être éloigné de Moraïme, cède à ses vives instances : il lui dit adieu, l'embrasse, promet d'exécuter ses volontés; et, le cœur déchiré de regrets, mais sans inquiétude sur la vie du malheureux Abencerrage, il se hâte de nous rejoindre.

Depuis long-temps Abenhamet soupiroit après ce départ. A peine il est libre, qu'il se prépare au dessein terrible qu'il a médité. Il prend un habit d'esclave; un turban d'Asie change ses traits déjà défigurés par la douleur; il s'arme d'un poignard, sort d'Almérie, et retourne aussitôt à Grenade.

Il arrive, monte à l'Alhambra. Il erre dans les vastes cours de cet immense édifice, pénètre dans le Généralif, s'avance d'un pas téméraire vers l'appartement de la reine.

La nuit commençoit à noircir la terre. Zoraïde, seule dans le jardin, pleuroit Abenhamet sous un rosier. Elle n'avoit rien appris de son sort, elle n'a-

voit pas prononcé son nom depuis le fatal hymen; mais, chaque soir, elle venoit gémir au pied de ce même rosier où jadis, dans des temps plus heureux, elle s'étoit souvent assise avec son amant. Là, seule avec ses souvenirs, avec sa douleur, avec son amour, elle croyoit revoir encore l'objet dont l'image étoit dans son cœur. Tout ce qu'Abenhamet avoit fait pour elle, toutes les paroles qu'il avoit dites, tout, jusqu'au moindre sourire, jusqu'à la moindre circonstance qui les avoit accompagnées, se retraçoit à sa mémoire. Elle étoit moins infortunée pendant ces courts instans d'illusion : mais bientôt, rendue au malheur, elle versoit des larmes amères.

Tout-à-coup la reine surprise voit marcher vers elle un esclave. Elle l'envisage, et le reconnoit : elle est prête à pousser un cri; mais le danger que court Abenhamet, celui qui la menace elle-même, le douloureux et prompt sou-

venir de ce qu'elle fut et de ce qu'elle est, ferment sa bouche entr'ouverte : Abenhamet, dit-elle d'une voix basse, Abenhamet, est-ce vous?... Oui, c'est moi qui vous ai perdue, interrompt l'Abencerrage, moi qui ne puis vivre sans vous, moi dont vous avez acheté les tristes jours par le plus funeste des sacrifices, et qui viens vous rendre l'horrible présent que votre pitié m'a fait.

A ces mots, tirant un poignard, il lève le bras pour se frapper. Zoraïde se précipite ; elle se saisit du poignard : Ingrat, lui dit-elle, ingrat, tu ne me crois pas assez malheureuse ! Je n'ai donc pas encore assez fait de m'être condamnée pour toi au plus cruel de tous les supplices ! Ta tête alloit tomber sous le fer d'un bourreau, une main infâme alloit trancher ta vie, si Zoraïde....

Eh ! plût à Dieu, s'écrie Abenhamet égaré, plût à Dieu que tous les tourmens que peut inventer Boabdil eussent épuisé

goutte à goutte ce sang qui bouillonne dans mes veines ! J'aurois béni mes douleurs, elles auroient eu des charmes pour moi, je serois mort dans les délices, en songeant que tu m'étois fidelle, en me répétant, à chaque souffrance, que j'emportois au tombeau ton amour. Eh ! qu'espérois-tu de ta foiblesse ? Pensois-tu que j'irois trainer des jours affreux qui ne pouvoient plus être à toi ; que la joie d'échapper à la mort étoufferoit cet amour extrême, cet amoûr passionné, brûlant, qui, dès les premiers jours de ma vie, a rempli, pénétré mon cœur, qui seul a fait mon existence, qui seul me donna des vertus ? Non, Zoraïde, tu t'es trompée ; tu n'as que retardé mon trépas, tu l'as rendu plus douloureux. J'ai voulu t'en faire témoin, pour expier ton crime envers l'amour, pour te le pardonner à mon dernier soupir, pour te dire, te jurer encore, qu'en perdant le droit de t'aimer j'ai perdu le pouvoir de vivre.

Ecoute, reprit Zoraïde, je ne crains pas la mort plus que toi ; et, si j'avois pu te voir, te parler un seul instant, je t'aurois porté ce poignard, je t'aurois dit : Mourons ensemble ; commence par ouvrir ce cœur où nos sermens sont si bien gravés, et délivre-toi par un second coup de la honte qu'on te prépare. Mais j'étois devant Boabdil, entre le tyran et ton échafaud, l'ordre d'aller chercher ta tête fut prononcé par le barbare ; déjà l'esclave étoit en marche... Abenhamet, ce que j'ai fait, tu l'aurois fait à ma place. Je n'ai plus qu'un mot à te dire : l'honneur me défend de te voir, l'honneur est tout ce qui me reste, je ne le trahirai jamais. Il m'ordonne de ne plus t'aimer ; Dieu m'en refuse la puissance : mais, si tu renonces à la vie, si tu oses attenter à des jours qui m'ont, hélas ! coûté si cher, je jure par toi, par mon père, que cette main qui te fut promise saura punir mon lâche cœur d'un sacrifice si douloureux, que

ta cruauté veut rendre inutile, et qui n'est plus qu'une perfidie s'il n'a pas sauvé mon amant.

Alors Zoraïde lui rend le poignard. Abenhamet n'a pas la force de le reprendre : il la regarde, la contemple ; et se précipitant à ses pieds :

Ange du ciel, s'écrie-t-il, quelle est donc sur moi ta puissance ! Un mot, un seul mot de ta bouche, un coup-d'œil, le son de ta voix renverse à ton gré mes desseins, me fait changer en un instant et de pensée et d'existence. Je vivrai, puisque tu le veux ; je vivrai, je te le promets ; je souffrirai, je traînerai mon infortune, tant que ta volonté suprême m'ordonnera d'être malheureux. Je ne te reverrai jamais : ah ! je te connois, je t'aime trop bien pour espérer, pour desirer de te revoir : mais prends pitié de ma douleur, c'est la dernière fois qu'elle t'implore ; dis-moi, dis-moi, Zoraïde, daigne me dire seulement qu'Abenhamet t'est toujours cher, qu'il sera tou-

jours dans ton cœur, que le temps, que rien n'en effacera ce premier, ce doux sentiment qui remplissoit autrefois ton ame. Si tu veux me le répéter, je vivrai; oui, je te le jure, je prendrai soin de mes jours; ils ne me seront plus odieux, ils ne me seront plus horribles : l'idée, la certitude d'être aimé de toi va calmer mon désespoir.

A ces mots, il saisit avec force et quitte aussitôt la main de Zoraïde. L'infortunée détourne la tête, elle veut lui cacher ses larmes : Va-t'en, dit-elle, Abenhamet, va-t'en de ce lieu terrible. Songe au serment que tu m'as fait; et, sans demander un inutile aveu que mon devoir me défend, regarde, reconnois ce rosier..... tous les soirs Zoraïde y pleure.

En achevant ces paroles, elle croit entendre du bruit derrière le buisson de roses. Elle se lève effrayée, oblige Abenhamet de s'éloigner, s'échappe elle-même d'un pas rapide, et gagne son appartement. Elle monte sur un balcon

d'où l'on découvre le Généralif. Là, tremblante, respirant à peine, elle regarde aux rayons de la lune, elle écoute d'une oreille attentive. Rassurée par le silence qui règne dans les jardins, elle calme sa vive frayeur, arrête ses yeux sur le rosier chéri, qu'elle distingue de loin, et s'abandonne à ses tristes pensées.

Mais le bruit qu'elle avoit entendu n'annonçoit que trop de malheurs. Tandis qu'auprès de Zoraïde l'imprudent Abencerrage oublioit les périls qui l'environnoient, quatre Zégris avoient passé derrière le bosquet de roses. Reconnoissant la voix d'Abenhamet, ils s'arrêtent, observent à travers le feuillage, et voient l'objet de leur haine, celui dont ils avoient juré la perte, à genoux devant la reine, devant l'épouse de Boabdil. Surpris à cet aspect, mais pleins de joie, ils méditent le plus grand des crimes. Emportés par leur fureur, ils vont sur-le-champ trouver le monarque.

Roi de Grenade, lui dit Mofarix,

pardonne à des sujets fidèles de venir affliger ton ame. Il s'agit de ta couronne, de ta vie et de ton honneur. Les Abencerrages conspirent ; Abenhamet, rappelé par eux, a déjà revu ses frères coupables. Nous-mêmes venons à l'instant, sous un rosier du Généralif, de reconnoître ce perfide aux genoux de ta coupable épouse ; dans ses mains brilloit le poignard qui doit percer le cœur de son roi.

A ces paroles, Boabdil demeure comme frappé de la foudre. Sa surprise fait bientôt place à la plus terrible colère : Ils périront tous, s'écrie-t-il, il n'en restera pas un seul de cette odieuse race ; et sur leurs corps expirans mon infidelle épouse recevra la mort.

Venge-toi, répond Mofarix ; mais que la prudence assure tes coups. Si tu éclates, Grenade est en armes : les amis des Abencerrages les défendront contre toi. Suis un avis dicté par le zèle : que tes gardes courent arrêter Abenhamet

dans le Généralif. Pendant ce temps, qu'un ordre secret appelle séparément chacun des Abencerrages, et qu'à mesure qu'ils entreront dans l'Alhambra, leurs têtes volent sous le fer.

Boabdil adopte ce conseil horrible. Déjà ses gardes parcourent les jardins ; déjà des envoyés du roi sont allés porter à chaque Abencerrage l'ordre de venir au palais. Les Zégris s'y rendent en armes. Les issues du Généralif sont occupées par des soldats. Des bourreaux placés dans la cour des lions attendent, le glaive à la main, Abenhamet et ses frères.

Le malheureux Abenhamet, plus occupé de Zoraïde que de lui-même, fuyoit en pleurant sous les sombres bosquets, lorsque les satellites du roi l'apperçoivent et le saisissent. Il veut se défendre, il est terrassé : on l'enchaîne malgré ses efforts, on le traîne devant le monarque.

Traître, lui dit Boabdil dont la rage

trouble les paroles, c'est ici que tu vas payer et ta fourbe abominable et tes détestables amours. L'infâme Zoraïde te suivra dans peu; dans peu, selon vos desirs, vous serez tous deux réunis, et vous pourrez juger dans les enfers si je sais punir les perfides.

Tyran, répond l'Abencerrage, la mort étoit le seul bienfait que je desirasse de toi. Viens t'abreuver de mon sang, rassasie tes yeux féroces d'un spectacle si digne d'eux. Mais Zoraïde est innocente, je le jure à la face du ciel, à la face de ce Dieu devant qui je vais paroître; jamais la chaste....

Il ne peut achever, sa tête tombe sous le sabre, et bondit trois fois sur le marbre en murmurant le nom de Zoraïde.

Gonzalve, à ces mots, jette un cri d'effroi. Ah! seigneur, reprit la princesse, cette mort ne fut qu'un prélude des fureurs de Boabdil. A peine Aben-

hamet venoit d'expirer, que les Abencerrages, sans défiance, arrivent de divers côtés. On les introduit un à un dans la fatale cour des lions. Dès qu'ils paroissent, ils sont saisis, traînés auprès de la cuve d'albâtre. Là, sans daigner leur parler du crime dont on les accuse, sans répondre à leurs demandes, sans leur annoncer la mort, leur tête vole, et va rougir les eaux de cette fontaine devenue célèbre par leur trépas. [1]

Ma bouche se refuse à finir cet épouvantable récit : mes sens se glacent d'horreur au souvenir de tant de crimes. Grand Dieu ! jusqu'où la colère et les funestes conseils peuvent conduire les rois ! Boabdil, seigneur, Boabdil, le fils de mon vertueux père,

[1] Cette horrible trahison du roi Boabdil et ce massacre des Abencerrages passent à Grenade pour des faits véritables. L'on montre encore, sur la cuve de la fontaine des lions, la trace du sang des Abencerrages. (DUPERRON, SWINBURNE, etc. Voyage d'Espagne.)

fit ainsi massacrer à ses yeux trente-six jeunes héros, l'espoir, la force de Grenade, qui venoient de prodiguer leur sang pour sauver sa capitale, et qui n'étoient coupables d'autre crime que d'être frères d'Abenhamet.

Toute la noble famille périssoit dans cette nuit affreuse sans un enfant, un foible enfant élevé par les soins d'Yézid. Cet enfant ne quittoit pas son maître : il voulut le suivre au palais. Profitant de l'obscurité, du trouble compagnon des crimes, il entre, pénètre avec Yézid jusques dans la cour des lions. A peine a-t-il jeté les yeux sur le sang dont elle est inondée, qu'il voit donner la mort à son maître. Saisi de terreur, il retient ses cris ; il sort précipitamment, égaré, baigné de larmes, se croyant poursuivi par le glaive. Il court, vole, et se réfugie au milieu d'une troupe d'Abencerrages qui se rendoient à l'ordre du roi.

N'approchez pas, leur crie-t-il, n'approchez pas, frères d'Yézid. Mon maître Yézid, mon cher maître.... ils l'ont égorgé devant moi... Voyez son sang dont je suis couvert... Le roi, les Zégris, les bourreaux, vous attendent auprès de la cuve. Plus de trente de vos frères sont étendus morts à leurs pieds... N'approchez pas, bons Abencerrages; ils ont tué mon maître Yézid.

Les Abencerrages surpris interrogent ce témoin fidèle. A travers ses cris, à travers ses pleurs, ils découvrent la trahison. Volant aussitôt au devant de leurs frères, qui arrivoient de toutes parts, ils les instruisent de l'attentat, se rassemblent, courent aux armes, et, forcenés de douleur, reviennent, la flamme à la main, pour réduire en cendres l'Alhambra.

Les premières portes sont brisées; les gardes tombent égorgés. Semblables à des tigres furieux à qui l'on a

ravi leurs petits, les Abencerrages s'élancent, arrivent à la cour fatale..... Quel spectacle ! trente-six des leurs couchés sur le marbre ; le roi, les Zégris, au milieu des bourreaux, demandant encore des victimes ; et les têtes des malheureux frères amoncelées dans la cuve, où elles s'agitent au gré de l'onde dans des flots d'écume et de sang !

Immobiles d'horreur, les Abencerrages se regardent, et, tout-à-coup poussant des cris, ils fondent sur Boabdil. Les Zégris se jettent au devant du monarque. Supérieurs en nombre, égaux en valeur, les Zégris immolent et sont immolés. L'alarme se répand dans la ville ; les Gomèles, amis des Zégris, appellent le peuple au secours du roi. Trente mille Maures arrivent en armes. Ils voient leur monarque pressé par la redoutable famille ; ils ignorent son crime, veulent le défendre, et se réunissent aux Zégris.

Les malheureux Abencerrages ne peuvent soutenir tant d'assaillans. Malgré leurs exploits, malgré leur courage, ils sont, après un long combat, forcés de quitter le palais. Couverts de blessures, épuisés de sang, poursuivis par des vainqueurs dont le nombre augmente sans cesse, ils sont poussés hors de la ville; et, détestant l'ingrate patrie qui traite ainsi ses défenseurs, ils s'en éloignent au moment même, en jurant de n'y jamais rentrer.

Ainsi nous perdîmes cette tribu vaillante; ainsi cette nuit effroyable, en déshonorant à jamais Grenade, prépara peut-être sa captivité. Mais l'implacable Boabdil n'étoit occupé que de sa vengeance. Son épouse vivoit encore, son épouse devoit éprouver ses fureurs. J'ai besoin de reprendre des forces pour continuer ce récit, et je veux laisser à votre repos le peu d'heures qui restent du jour.

Zuléma se tait, et, malgré les prières de Gonzalve, elle remet au lendemain l'histoire des malheurs de la reine, qu'elle reprit en ces termes.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

SOMMAIRE

DU LIVRE QUATRIÈME.

ZULÉMA continue son récit. La reine comparoît devant le peuple. Les quatre Zégris l'accusent. Elle est condamnée à périr dans les flammes, si nul guerrier ne prend sa défense. État horrible de Zoraïde. Son entretien avec Inès. Elle écrit à Gonzalve. Réponse de Lara. Magnanimité d'Almanzor. Piété, tendresse de la reine. Elle va au supplice. Elle attend ses défenseurs. Arrivée de quatre Turcs. Combat des Turcs et des Zégris. La reine est justifiée. Elle refuse de retourner avec Boabdil; elle quitte Grenade. Les Espagnols approchent de la ville. Mulei-Hassem va tenter de fléchir les Abencerrages. Réponse de cette tribu. L'Afrique envoie des secours aux Grenadins. Portrait d'Alamar. Il aime et veut épouser Zuléma. Fuite de cette princesse. Elle est prise par les Africains et délivrée par Gonzalve. Fin du récit de Zuléma.

LIVRE QUATRIÈME.

Qu'elle est à plaindre, l'infortunée qui, victime d'un devoir cruel, immola le doux sentiment, espoir et soutien de sa vie! Après un sacrifice si douloureux, elle avoit pensé que le temps viendroit secourir sa foiblesse, soulager peut-être ses maux. Vaine illusion! le temps s'est arrêté pour elle à l'époque de son malheur. Si, dans le tumulte du monde, elle va chercher un moment à distraire ses longues peines, tout ce qu'elle voit les augmente; deux époux heureux font couler ses larmes; une mère avec ses enfans oppresse son cœur de sanglots. Si, dans le silence de la retraite, elle veut tenter de nouveaux efforts pour arracher le trait qui la blesse, elle accroît inutilement, elle déchire sa plaie profonde: la dangereuse solitude la livre tout entière à ses souvenirs. Elle n'a

d'asyle que dans sa vertu : cette vertu même est son ennemie, c'est elle qui lui fit aimer l'objet chéri qu'elle regrette; c'est elle qui murmure encore d'avoir pu manquer à ses premiers sermens.

Telles étoient les tristes réflexions dont s'occupoit Zoraïde au moment même où les Zégris osoient l'accuser près de Boabdil. Ignorant les affreux malheurs qui bientôt alloient l'accabler, solitaire sur le balcon d'où l'on découvroit le Généralif, elle pensoit qu'Abenhamet avoit eu le temps de prendre la fuite; elle en remercioit le ciel; et, ne pouvant détacher sa vue de ce rosier toujours témoin de leurs entretiens innocens, elle lui adressoit ces paroles :

Rosier, rosier jadis charmant,
Quand je venois sous ton ombrage
Entendre et faire le serment
D'aimer chaque jour davantage !

Qu'elles étoient belles tes fleurs
Quand sa main les avoit cueillies !
Maintenant leurs tristes couleurs
A mes yeux paroissent ternies.

A t'apporter de claires eaux
Nous trouvions tous deux mille charmes ;
Aujourd'hui tes frêles rameaux
Ne sont baignés que de mes larmes.

Rosier, rosier, tu vas périr !
Plus que toi mon ame est flétrie :
Mais je souffre, et ne puis mourir;
Rosier, que je te porte envie !

Comme elle achevoit ces mots, elle entend au loin du tumulte, et voit accourir son esclave Inès, Inès jeune captive espagnole, attachée dès long-temps à Zoraïde, la confidente de ses peines, la plus tendre amie qu'elle eût à sa cour.

On s'égorge dans l'Alhambra, lui dit Inès d'une voix troublée ; les Abencerrages en armes attaquent, brûlent le palais. J'ai voulu me précipiter jusqu'aux

lieux où le combat se livre : mais des gardes inexorables assiègent votre appartement ; nul ne peut entrer ni sortir. Quels nouveaux malheurs nous menacent ? Ah ! du moins, ma chère maîtresse, c'est auprès de vous que je périrai.

Elle dit, et le bruit augmente. On entend le choc des guerriers, les cris des Abencerrages, les hurlemens de leurs ennemis. La reine, pâle, glacée, tombe demi-morte dans les bras d'Inès ; elle a perdu la parole et les forces ; elle ne peut que pleurer et frémir. La nuit s'écoule dans ces horreurs ; et, dès que les rayons du jour semblent avoir ramené le calme, des satellites de Boabdil paroissent devant Zoraïde. Leur chef porte l'ordre du roi qu'elle se rende au moment même devant le peuple assemblé.

Interdite, épouvantée, elle interroge cet envoyé ; le dur ministre garde le silence. La reine obéit aussitôt : elle

s'enveloppe d'un voile, s'appuie sur sa chère Inès, et, conduite par les soldats, marche vers la place d'un pas tremblant.

Elle arrive à travers le peuple, attendri par son seul aspect; elle s'avance en cherchant le roi, qu'elle découvre au milieu des Zégris, lève son voile, et, d'une voix timide, demande à son barbare époux de quel crime on veut la punir.

Tu vas l'apprendre, répond Boabdil avec un accent terrible; et se retournant vers le peuple qui l'écoute attentivement :

Musulmans, s'écrie-t-il, dans cette nuit mémorable, vous avez pensé ne sauver que ma vie, et vous avez sauvé l'état. Apprenez les desseins perfides de ces coupables Abencerrages que vous venez de chasser de vos murs. Un honteux traité les lie aux Espagnols; ils leur avoient promis ma tête. Vous les avez vus m'attaquer jusqu'au milieu de mon

palais ; après m'avoir percé le cœur, c'étoit Grenade qu'auroit embrasée la flamme qu'ils portoient dans leurs mains.

La patrie vous doit son salut ; votre roi veut vous devoir l'honneur. Abenhamet, cet ingrat que ma bonté daigna laisser vivre, étoit le digne assassin que ses frères avoient choisi. Ma criminelle épouse étoit complice. Cette nuit même, dans le Généralif, on l'a surprise avec Abenhamet. Ma rougeur m'empêche de dire le reste. Musulmans, c'est devant vous que j'accuse Zoraïde ; c'est vous qui vengerez l'outrage fait à la religion, à nos lois, à votre monarque.

Il se tait. Zoraïde reste muette, accablée de surprise et d'horreur. Le peuple témoigne par un long murmure qu'il ne peut la croire coupable. Alors s'avancent Mofarix, Ali, Sahal, Moctader, les plus vaillans des Zégris. Tous quatre déclarent qu'ils ont vu la reine entre les

bras d'Abenhamet, sous un rosier du Généralif; tous quatre l'affirment par serment, et, tirant leurs cimeterres, s'engagent à soutenir leur témoignage. Zoraïde les écoute, fixe sur eux des yeux d'indignation, les élève ensuite vers le ciel, et tombe sans connoissance.

On la secourt, on l'emporte au palais, où son appartement devient sa prison. Dix juges sont aussitôt nommés. Le roi fait exposer devant eux la tête d'Abenhamet, le poignard trouvé dans son sein, l'habit d'esclave qui le déguisoit. Tant de funestes indices, joints à l'attaque du palais, à la fuite des Abencerrages, au témoignage des redoutés Zégris, persuadent ou intimident. Nul n'ose plus embrasser la défense de Zoraïde : la pitié fugitive du peuple s'évanouit comme elle étoit née. Les juges, pressés par la loi, par les témoins, par les preuves du crime, prononcent enfin le terrible arrêt qui bannit à jamais de Grenade la tribu des Abencerrages,

et condamnent la reine à périr dans les flammes si dans trois jours elle ne trouve des guerriers qui triomphent de ses accusateurs.

Le palais de l'Albayzin, où mon père habitoit avec sa famille, est au sommet d'une haute colline éloignée de l'Alhambra. Nous fûmes les derniers instruits de tant de malheurs. Almanzor, à cette nouvelle, se reprochant le malheur d'Abenhamet, vole à la prison de la reine, et demande à l'entretenir. Boabdil, dont on va chercher l'ordre, n'ose refuser Almanzor. Mulei-Hassem, Moraïme et moi, nous suivons de près mon frère; nous arrivons à l'instant où l'infortunée Zoraïde apprenoit à la fois l'arrêt de ses juges et le trépas d'Abenhamet.

Non, seigneur, je ne tente point de vous dépeindre son état horrible. Etendue sur le marbre, les yeux égarés, les cheveux épars, elle poussoit des cris sourds, des sons mal articulés, qui

n'avoient plus rien de la voix humaine. Ses mains, ses pieds, tout son corps étoient agités d'un affreux tremblement. Son visage n'avoit presque plus aucun de ses traits. Sa fidelle Inès, noyée de pleurs, étoit assise près d'elle, soutenoit sur son sein cette tête décolorée, la couvroit de baisers, de larmes, et s'efforçoit de tenir ses mains, que les convulsions lui arrachoient sans cesse.

Nous nous précipitons vers elle ; à peine elle nous reconnoît. Sans nous répondre, sans repousser nos embrassemens, elle se laisse porter sur une estrade, où nous pressant autour d'elle nous la soutenons dans nos bras. Le vénérable Mulei fait reposer sur ses cheveux blancs le visage de Zoraïde : Almanzor, debout, les mains jointes, la contemple dans le silence, demeure immobile et pensif.

Le jour entier s'écoula sans qu'elle pût nous entendre. Sa jeune esclave nous demandoit de la laisser au repos.

Mon frère, résolu d'accomplir le généreux dessein qu'il avoit médité, nous quitte pour aller chercher dans la fatale cour des lions les restes sanglans des Abencerrages. Il les fait transporter hors de la ville dans un vallon écarté, leur rend les derniers devoirs, et cache dans un bois touffu la tombe qu'il creuse pour Abenhamet.

Pendant qu'il s'acquitte de ces tristes soins, Mulei-Hassem regagne son palais avec la sage Moraïme. Malgré les instances d'Inès, je demeure avec Zoraïde, je ne veux plus la quitter un instant. Alors Inès se jette à mes pieds :

O vous, me dit-elle avec un transport dont j'ignorois encore la cause, vous qui semblez prendre un si vif intérêt au sort affreux de ma maîtresse, vous qui me seconderiez sans doute si je pouvois sauver ses jours, jurez-moi par tout ce qui vous est cher, de ne point trahir le secret que je vais confier à votre foi.

Je la relève, je la rassure, je lui promets un éternel silence. Aussitôt elle prend ma main, la joint à celle de la reine ; et les pressant toutes deux sur son cœur : Écoutez-moi, nous dit-elle ; et puissiez-vous approuver ce que m'inspire le ciel ! Zoraïde n'a plus que deux jours pour trouver quatre guerriers qui la défendent. Ses détestables accusateurs sont la terreur de Grenade et les favoris du roi ; nul Maure n'osera les combattre ; les plus vaillans redouteroient la colère de Boabdil autant que la force de leurs adversaires : Zoraïde périt, si c'est des Grenadins que nous attendons son salut.

Je suis Espagnole et chrétienne : je connois les chevaliers de ma nation, je connois sur-tout ce Gonzalve dont le seul nom fait trembler vos armées, dont les vertus, l'humanité, surpassent peut-être la valeur. Que la reine écrive à Gonzalve, qu'elle prenne le ciel à témoin de la justice de sa cause, et qu'elle la remette en ses mains : vous verrez bientôt ar-

river Gonzalve ; seul ou suivi d'autres héros, vous le verrez triompher et rendre à ma digne maitresse la vie et l'honneur qu'on veut lui ravir.

Ainsi parle l'aimable Inès. Zoraïde à peine l'écoute : Laissez-moi mourir, répond-elle ; je souhaite, je demande la mort. C'est moi qui causai le trépas du plus vertueux, du plus tendre des hommes ; Abenhamet a péri pour moi : je desire, je veux le suivre ; je dois....

Vous devez sauver votre gloire, interrompt la jeune captive ; vous devez descendre au cercueil pure et honorée comme vous vécûtes. Voulez-vous que votre mémoire reste tachée du soupçon d'un crime ? Voulez-vous que l'ignominie accompagne vos derniers momens, que l'horrible nom d'adultère souille la pierre de votre tombe ? Fille d'Ibrahim, vos jours sont à vous ; mais votre honneur est à Dieu, et vous en devez compte aux hommes. Qu'ils reconnoissent votre innocence, qu'ils la

publient, qu'ils la respectent; alors vous pourrez mourir.

Frappée de ces paroles prononcées d'un accent élevé, la reine embrasse sa captive, et s'abandonne à ses conseils. La crainte du déshonneur lui rend la force qu'elle avoit perdue. Elle examine avec moi le hardi projet d'Inès; nous en pesons les difficultés. La guerre étoit déclarée; Isabelle et Ferdinand s'avançoient pour nous assiéger. Gonzalve ne pouvoit, sans un péril extrême, tenter de paroître dans nos murs; son bras, quelque terrible qu'il fût, ne suffisoit pas contre quatre Zégris. Trois compagnons lui devenoient nécessaires, et la crainte de déplaire à leur roi devoit retenir tous les Castillans. Malgré ces tristes réflexions, malgré le peu d'espoir du succès, la reine approuve ce parti. Les momens étoient précieux; elle écrit ces mots à Gonzalve :

« Vous êtes l'ennemi des Maures :

« je suis leur reine infortunée, et je viens
« implorer votre appui. On m'a con-
« damnée à la mort. J'atteste le Dieu
« que j'adore et le Dieu qu' vous adorez
« que je ne fus jam is coupable. Dans
« deux jours j'exp re dans les flammes.
« Je ne puis évit r mon sort que par la
« victoire de quatre guerriers sur les
« quatre plus vaillans des Zégris. J'ai
« choisi Gonzalve pour mon défenseur:
« si ce héros, pour la première fois, re-
« fuse son secours à l'innocence, je
« croirai que le ciel veut ma perte, et
« je la subirai sans me plaindre.

« ZORAÏDE, reine de Grenade. »

Dès que cette lettre est scellée, je vais chercher dans les prisons un captif Espagnol que mon or délivre. Je ne demande à sa reconnoissance que de porter la lettre à Gonzalve; je redouble son zèle en lui confiant l'importance du message, en l'instruisant de ce qu'il doit dire pour intéresser le Castillan.

Dans cette nuit même je le conduis jusques aux portes de la ville, où l'attend, par mon ordre, un coursier de mon frère; et je ne le quitte qu'après l'avoir vu prendre la route du camp des Chrétiens.

Plus tranquille, mais toujours tremblante, je reviens auprès de la reine lui rendre compte de ce que j'ai fait. Elle m'embrasse en pleurant. Sa jeune esclave la console, lui prodigue de tendres caresses, rappelle son courage éteint: elle calcule cent fois le temps nécessaire au courier, celui qu'il faut à Gonzalve; et, certaine qu'aucun obstacle n'arrête jamais ce héros, elle nous annonce, elle nous assure, que nous le verrons dans Grenade au commencement du troisième jour.

Cependant l'Espagnol fidèle arrive au camp dès l'aurore: il demande à grands cris Gonzalve. Quelle est sa douleur! Gonzalve est parti; Gonzalve, ambassadeur à Fez, vogue déjà sur la

mer d'Afrique. L'Espagnol en verse des larmes ; il se plaint au ciel de son sort. Un soldat sensible à sa peine l'exhorte à s'adresser au compagnon, au frère d'armes du héros qu'il cherche, au brave et généreux Lara. L'envoyé court aussitôt à la tente de ce capitaine ; il obtient un entretien secret, lui confie ce qu'il dut dire à Gonzalve, et présente la lettre qu'il apportoit.

Lara l'ouvre sans hésiter. En la lisant, ses traits s'animent, son front se colore, ses yeux s'enflamment. Ami, dit-il à l'Espagnol, retourne à l'instant vers la reine ; dis-lui que Gonzalve est absent, mais qu'il a laissé un autre Gonzalve. Demain je serai dans Grenade avec trois de mes compagnons. Mon ami me lègue toujours tout le bien qu'il ne peut faire ; et si son cœur connoissoit l'envie, ce seroit quand je le remplace pour défendre les opprimés.

A cet endroit du récit de Zuléma, le

héros, fortement ému, laisse échapper un cri d'admiration. Des larmes coulent sur ses joues : ces larmes sont pour l'amitié. Gonzalve s'en excuse auprès de la princesse ; et Zuléma pardonne aisément tout ce qui sert à lui prouver que le héros est sensible.

Notre envoyé, reprend-elle, revient nous porter sur-le-champ la réponse de Lara. Rassurez-vous, s'écrie Inès ; vos accusateurs sont vaincus. Lara égale presque Gonzalve ; Lara seroit son rival de gloire s'il n'étoit son plus tendre ami. Demain, demain, ma digne maîtresse, votre innocence doit éclater ; demain le sang des Abencérrages obtiendra sa juste vengeance.

Elle dit, et la tendre captive se livre aux plus doux transports : elle baise les mains de la reine ; elle se hâte de nous raconter tous les exploits de Lara, tous les hauts faits d'armes qui ont illustré les chevaliers de sa nation. L'espoir qui

remplit son cœur se communique à Zoraïde ; ses larmes cessent ; son ame calmée éprouve un moment de repos ; nous voyons briller dans ses yeux une joie foible et fugitive.

Le lendemain étoit marqué pour le combat. Toute la ville pleuroit Zoraïde : mais aucun guerrier n'osoit la défendre. Depuis le départ des Abencerrages, les infortunés étoient sans appui. Almanzor se rend près de nous avant le lever de l'aurore :

Reine de Grenade, dit-il, le jour fatal est arrivé. Malgré mes soins, malgré mon zèle, je n'ai pu vous trouver des défenseurs. J'en rougis pour ma patrie. Je n'en ferai pas moins ce que je dois : seul je combattrai les quatre Zégris ; seul je dois suffire pour vous sauver, si, comme le croit mon cœur, le Dieu du ciel prend soin de l'innocence. Venez, reine, venez déclarer que vous me remettez votre cause. Et vous, ma sœur, si je succombe, c'est à vous que

je recommande Moraïme et Mulei-Hassem.

A ces paroles, prononcées avec le calme d'une grande ame qui pense remplir un simple devoir, Zoraïde presse les mains de mon frère magnanime : O le plus généreux des hommes, dit-elle avec des sanglots, j'attendois de vous cette noble marque et d'héroïsme et de bonté : mais je mériterois mon sort, si, pour sauver mes tristes jours, j'exposois ceux du soutien de Grenade, du seul fils de Mulei-Hassem, du tendre époux de Moraïme, du héros de qui les vertus désarment encore l'Éternel prêt à punir cette ville coupable. Non, seigneur, non, mon digne appui. J'ai dû chercher des guerriers qui pussent braver après leur victoire la vengeance de Boabdil, je les ai trouvés; ils arriveront. Je vous demande, je vous conjure, par cette touchante sensibilité que vous témoignez à mes maux, par cet amour de la justice qui toujours guida vos ac-

tions, de veiller, avec vos amis, avec les miens, s'il m'en reste encore, à la sûreté de mes défenseurs : qu'ils n'aient à craindre aucune embûche ; que la loyauté préside au combat. Pardonnez mes soupçons, seigneur, il est permis à Zoraïde de redouter les Zégris.

Almanzor surpris me regarde ; et, respectant le secret de la reine, ne l'interroge point sur son choix. Il lui promet de garder la lice, d'être lui-même le juge du camp ; il court s'y préparer au moment même.

Zoraïde alors, qui voit s'avancer l'heure, se recueille quelques instans. A genoux devant l'Éternel, elle prononce une prière fervente, l'implore pour ses défenseurs, et se dispose à paroître devant lui, si telle est sa volonté. Bientôt se relevant d'un air tranquille, elle vient me rendre graces des soins qu'elle a reçus de moi, me parle de sa reconnoissance, fait des vœux pour que je vive plus heureuse qu'elle n'a vécu.

Tandis que j'essuyois mes pleurs, elle se retourne vers sa captive; et lui présentant une cassette où étoient ses pierreries: Ma meilleure amie, dit-elle, reçois, devant Zuléma, la liberté que je te donne, et ces tristes présens, seuls restes de ma fatale grandeur: accepte-les, ma fidelle Inès, comme le dernier gage de ma tendresse, comme l'unique bienfait dont ta reine puisse disposer. Si le ciel a résolu ma mort, ils te rappelleront Zoraïde; ils pourront te procurer dans ta patrie une retraite paisible où tu songeras quelquefois à moi. Sur-tout modère ta douleur: je ne conserve de pouvoir sur toi que pour te commander de me survivre, pour t'ordonner de te souvenir que c'est à ton zèle tendre, à ton attentive amitié, que j'ai dû mes seuls doux momens.

En disant ces mots, elle embrasse Inès. Inès, tombant à ses pieds, presse ses genoux, repousse la cassette, et baigne sa maîtresse de ses pleurs. Malgré mes sanglots, je les séparai: je fis cesser cette

scène trop tendre, qui sans doute auroit épuisé les forces dont nous avions besoin. Zoraïde pénètre ma pensée; elle l'approuve par un regard, s'arrache des bras d'Inès, qui la suit en se traînant sur la terre, et va revêtir un habit de deuil. Un voile de crêpe cache son visage; un long manteau noir la couvre tout entière. Sa captive et moi, résolues de l'accompagner au lieu du combat, nous prenons aussi cet habit lugubre, et nous attendons en silence que les gardes viennent nous chercher.

Ils arrivent, précédés des juges. La reine les reçoit avec respect, sans affecter une assurance qui pouvoit ressembler à l'orgueil, sans témoigner un abattement qui ne convient qu'à des coupables. Elle les suit, monte dans le char qu'ils ont amené: je m'assieds à côté d'elle; Inès se place à ses pieds. Six coursiers couverts de voiles funèbres nous conduisent lentement vers la place, déjà remplie d'un peuple immense.

Dans cette place étoit préparée une grande lice, fermée par des barrières : un échafaud tendu de noir étoit auprès ; plus loin l'on voyoit un bûcher. A cet aspect, la reine tremblante fut prête à défaillir dans mes bras : mais, soutenue par Inès et rappelant toutes ses forces, elle parvient sur l'échafaud, où des sièges noirs l'attendoient. Elle s'assied en me serrant la main, en me suppliant à voix basse de ne pas l'abandonner. Je ne pouvois lui répondre ; les pleurs étouffoient ma voix. Je me tiens à côté d'elle ; Inès demeure à ses genoux.

Les juges lisent la sentence : le peuple répond par des gémissemens. Un bruit de trompettes se fait entendre, et l'on voit paroître le terrible Ali, Mofarix, Sahal, Moctader, montés sur de puissans coursiers, revêtus d'armes étincelantes. Ils s'avancent, traversent la foule en promenant des regards farouches : mais, arrivés devant la reine, ils détournent ou baissent les yeux. Zo-

raïde, en les regardant, s'approche de moi davantage. Les quatre Zégris entrent dans la lice. Mon frère se présente alors, couvert d'une brillante cuirasse, suivi d'une troupe d'Alabez armés. Il ferme aussitôt la barrière; on le proclame le garde du camp.

Les imans, le peuple, les juges, observent un profond silence. Dans cette foule innombrable, nul n'ose se faire entendre. Immobiles à leur place, les yeux fixés sur Zoraïde, sur les Zégris, sur le bûcher, tous attendent, tous desirent de voir venir les défenseurs de celle qu'ils plaignent et qu'ils laissent périr. La reine compte les instans, tourne souvent la tête vers la porte d'Espagne; et, ne voyant rien paroître, elle regarde Inès en soupirant. Inès, pâle, attentive, tremblante, commence à craindre que quelque malheur n'ait retenu le brave Lara. Le temps se prolonge; les heures sonnent. Chaque fois que l'airain frappé retentit en les an-

nonçant, les juges se lèvent, s'avancent aux quatre côtés de la place, et demandent à haute voix où sont les guerriers de la reine accusée. Ils vont se rasseoir au milieu du silence : leur demande, cinq fois répétée, reste cinq fois sans réponse. Almanzor me jette des regards d'effroi. Il va, revient, marche, s'agite : il fait amener son coursier; bientôt il demande sa lance : trois fois il saisit la barrière pour se l'ouvrir à lui-même, trois fois il s'arrête, il écoute, et me montre des yeux le soleil qui déjà penche vers l'horizon.

Enfin, après la cinquième heure, à l'extrémité de la place, opposée à la porte d'Espagne, on entend un bruit de chevaux, et le peuple jette des cris. La foule s'ouvre : on voit arriver quatre guerriers vêtus à la turque, portant l'habit et les armes d'Asie, montés sur des coursiers superbes, dont ils pressent les flancs poudreux. L'un d'eux paroissoit à peine entrer dans l'adolescence;

les deux autres étoient à la fleur de l'âge ; et le dernier, dont la moustache blanche annonçoit les longues années, soutenoit un bouclier immense qui ne sembloit pas lui peser. Ils s'arrêtent devant Zoraïde, qu'ils saluent avec respect. Celui qui paroissoit leur chef s'élance légèrement à terre, et demande aux juges, en langue turque, la permission de parler à la reine. Almanzor, qui l'observe attentivement, lui dit de s'expliquer en arabe. Le guerrier parle dans cette langue ; et mon frère, par l'ordre des juges, le conduit lui-même sur l'échafaud. Alors l'étranger, à genoux devant Zoraïde surprise, élève la voix, et dit ces paroles :

Reine, nous sommes sujets de l'invincible monarque qui commande aux murs de Stamboul[1]. Nous allons porter à Tunis les ordres de sa hautesse. Une tempête nous a jetés sur ces rivages, où nous apprenons par la renommée que, victime

[1] Les Turcs appellent ainsi Constantinople.

de la calomnie, tu vas subir un affreux trépas. Accepte le secours que le ciel t'envoie; daigne nous confier ta cause: tout notre sang versé pour toi prouvera peut-être à Grenade que les Asiatiques savent mourir ou vaincre pour la vertu.

En disant ces mots qui sont applaudis, le guerier d'Orient s'incline jusqu'à terre, croise ses mains sur sa poitrine, et laisse tomber aux pieds de la reine la lettre qu'elle écrivit à Gonzalve. Inès saisit le papier, le reconnoît aussitôt; et, maîtresse à peine de son transport, elle se presse de dire à voix basse: C'est Lara, ce sont nos amis. Lara l'entend, lui lance un coup-d'œil, et achève ainsi de convaincre la reine, qui dissimulant sa joie:

Oui, répond-elle, je vous accepte: je vous regarde comme envoyés par Dieu même; et je demande à ce Dieu vengeur de me faire expirer à l'instant, si c'est une coupable que vous défendez.

Le guerrier se relève à ces mots. Mon

frère le reconduit, et fait ouvrir la barrière. Le Turc, monté sur son coursier, agite sa lance d'un air terrible. Suivi de ses trois compagnons, il entre dans la lice, qu'Almanzor referme.

Ces quatre braves chevaliers étoient l'invincible Lara, le jeune Fernand Cortez, digne élève de Gonzalve, le vaillant Aguilard, parent de ce héros, et le vénérable Tellez, grand-maître de Calatrave. Lara les avoit choisis pour les associer à sa noble entreprise. Tous quatre, craignant un refus de la part de Ferdinand, avoient quitté l'armée sans l'en instruire. D'après le conseil de Tellez, ils avoient paru déguisés en Turcs dans une ville ennemie qui pouvoit, par le droit de la guerre, les retenir prisonniers. Le temps nécessaire à ces apprêts, le détour qu'ils avoient fait ensuite pour arriver du côté de Murcie, avoient causé leur retardement.

Aussitôt que les huit guerriers sont

dans la lice, ils se mesurent des yeux, s'examinent quelques instans, afin de choisir leurs adversaires. Lara se place devant Ali, qu'il juge le plus redoutable; le vieux Tellez devant Mofarix, l'auteur du détestable complot; Aguilar s'oppose à Sahal, et le jeune Cortez à Moctader. Bientôt le signal est donné, les huit combattans s'élancent.

Dans ce premier choc, dont aucun d'eux n'est renversé, le seul coursier de Cortez reçoit une blessure mortelle. Cortez le sent défaillir, et se jette promptement à terre : couvert de son écu, le fer à la main, il attend son ennemi, qui, profitant de sa fortune, revient sur lui pour le fouler aux pieds. Le léger Cortez l'évite au passage, et plonge son glaive dans le flanc du coursier. Moctader tombe, il se relève : mais Cortez l'a déjà blessé; son sang coule; sa fureur augmente. Le jeune Espagnol, moins fort que le Maure, s'occupe d'éviter ses coups; il recule,

il semble fuir, pour que Moctader, en le poursuivant, s'épuise, perde ses forces, et lui livre enfin la victoire.

Pendant ce temps, le brave Aguilar a partagé la tête de Sahal. Tranquille auprès de sa victime, il jette les yeux sur ses compagnons ; il voit le vénérable Tellez, affoibli par deux larges blessures, poussé, pressé par Mofarix, qui lève le sabre pour le frapper. Aguilar jette un cri terrible ; Mofarix se retourne à ce cri : Tellez profite de ce mouvement, et, d'un coup de cimeterre, atteint Mofarix au-dessous du bras. Le Zégri tombe ; le vieillard se précipite sur lui, le blesse encore, le désarme, et lui laisse à dessein un reste de vie.

Cortez, dans le même instant, s'arrête devant Moctader, présente à son front le tranchant du glaive, et lui porte aux entrailles un coup de pointe qui ferme ses yeux d'un sommeil de mort.

Mais le redoutable Ali rendoit un

combat plus égal contre le magnanime Lara. Les premiers coups qu'ils se sont portés ont fait voler par pièces leur armure. Blessés tous deux, leur colère s'enflamme. Ne pouvant, sur leurs légers coursiers, s'atteindre à leur gré d'assez près, ils s'élancent à terre en même-temps, s'attaquent avec plus de fureur. La victoire balançoit encore, le peuple gardoit un profond silence ; Zoraïde, Inès et moi-même nous les contemplions en frémissant, lorsqu'Ali, troublé par la vue de ses compagnons immolés, sent diminuer son courage. Lara redouble d'ardeur ; il s'indigne d'être le dernier à triomphe, et, parant avec son sabre les coups qui menacent sa tête, il tire son poignard de la main gauche, s'abandonne sur son ennemi, le saisit, le presse dans ses bras nerveux, lui plonge deux fois son acier dans le flanc, et le jette sur la poussière.

Le peuple fait éclater des cris de joie ;

la reine s'évanouit dans nos bras. Nous la rappelons à la vie, tandisque le brave Almanzor court embrasser les quatre vainqueurs et leur offrir son palais pour retraite.

Prince, lui dit le vieux Tellez, en lui montrant Mofarix expirant, qu'on traine ce Zégri devant les juges ; touché peut-être de repentir, il confessera son crime, il rendra gloire à la vérité. Mofarix l'entend et rouvre la paupière ; les juges s'approchent de lui.

J'ai mérité mon sort, dit Mofarix : Zoraïde étoit innocente ; Abenhamet ne vouloit que s'immoler à ses pieds. Leur funeste entretien n'eut rien de criminel. Que le Dieu du ciel me pardonne ! et que les Zégris, profitant du terrible exemple. . .

Il n'achève pas, l'impitoyable mort le saisit. Les juges publient son dernier aveu.

Cependant les quatre vainqueurs veulent repartir à l'instant. Malgré leurs

blessures, malgré les prières d'Almanzor, ils vont saluer la reine, qui ne peut trouver que des larmes pour leur exprimer sa reconnoissance. Couverts de sang et de gloire, admirés, bénis par le peuple, ils reprennent leur premier chemin. Almanzor et les Alabez les accompagnent jusqu'aux portes. Là, les quatre Espagnols les quittent, et vont gagner l'épaisse forêt où leur suite les attendoit.

Boabdil, instruit de l'événement et de l'aveu tardif du Zégri, se hâte de se rendre à la place. Il monte sur l'échafaud où Zoraïde étoit encore : en l'appercevant elle frissonne, détourne la vue, tombe dans nos bras. Boabdil, à genoux devant elle, implore le pardon de tant d'outrages, lui jure de les réparer par un respect éternel, la supplie de revenir à l'Alhambra régner sur son peuple et sur lui-même.

A ce mot, l'indignation rend à Zoraïde toute sa force. Qu'oses-tu proposer ? dit-elle. Ah ! j'en prends à témoin

Dieu et ce peuple, tu m'as livrée à la honte, tu m'as condamnée à la mort. Le ciel a dévoilé mon innocence; la honte n'est plus à craindre pour moi; mais, s'il faut vivre sous ton pouvoir, s'il faut retourner près de mon bourreau, mon choix est fait; que ce bûcher s'allume, je renonce au triste bienfait que je dois à des étrangers. Grenadins, qu'on me livre aux flammes, ou qu'on m'arrache à ce tyran.

Elle dit, et de toutes parts on crie à la fois qu'elle est libre, que les nœuds de son hymen sont rompus. Les juges, les imans, s'avancent; ils déclarent à Boabdil que Zoraïde, arrachée au supplice, n'en est pas moins morte pour son époux. Ce monstre garde le silence, il n'ose irriter ses sujets, il craint de braver ces lois qui si souvent ont voilé ses crimes. Forcé pour la première fois de mettre un frein à sa colère, il va cacher dans l'Alhambra son dépit, et non ses remords.

Zoraïde, qui le connoît, veut sortir de Grenade à l'heure même. Almanzor lui donne son char; Almanzor et les Alabez l'accompagnent jusques à Carthame, ville où s'étoient réfugiés les malheureux frères d'Abenhamet. Après l'avoir confiée à leurs soins, Almanzor se hâta de nous rejoindre, et nous apprit que les Espagnols n'étoient qu'à deux milles de nos remparts.

Le péril commun éteignit les haines. Les Alabez, les Almorades, oubliant leurs ressentimens, se réunissent aux Zégris; toutes les tribus réconciliées viennent jurer à Boabdil de mourir pour la patrie. Mon frère, nommé général, prépare la plus terrible défense. Le vénérable Mulei, ne songeant qu'au salut de l'empire, court embrasser les genoux de son fils, le supplie de réparer l'injustice faite aux Abencerrages, en les rappelant dans nos murs.

Boabdil y consent par crainte: des ambassadeurs sont nommés pour porter

à la tribu vaillante les excuses, les présens du roi, pour les inviter à venir reprendre leurs biens, leurs places et leur rang. Mon père veut être lui-même le chef de ces ambassadeurs : il part, il arrive à Carthame, assemble la noble famille, qui fait éclater, à son aspect, des transports de joie et d'amour. Mulei descend pour Boabdil jusqu'aux prières les plus soumises ; il plaint le triste sort des rois toujours entourés de trompeurs, excuse la jeunesse de son fils, parle du danger dont sont menacées la religion, les lois, la patrie, et déploie, en faveur d'un ingrat, cette éloquence de l'ame, le seul art que se permette la vertu.

Dès qu'il a fini son discours, Zéir, nouveau chef des Abencerragès, va prendre l'avis de ses frères, et se charge de répondre en leur nom.

Roi de Grenade, dit-il, car c'est toi seul que nous reconnoissons pour roi, tu viens de recevoir de nous la preuve de respect la plus sensible, la seule difficile

à nos cœurs ; nous t'avons écouté jusqu'au bout. Ecoute-nous à ton tour. Nous sommes prêts à mourir pour la religion et pour toi ; mais s'il étoit un Abencerrage assez indigne, assez lâche pour pardonner à Boabdil, nous l'immolerions à l'instant. Boabdil... Grand Dieu ! ce seul nom nous fait frémir de fureur. Mulei, ne le prononce plus : garde-toi de nous rappeler que tu fus assez malheureux pour donner la vie à ce monstre.

Mais les tyrans passent, et la patrie reste. Cette patrie est en danger ; nous périrons pour la défendre. Carthame nous appartient : nous saurons conserver cette place imprenable ; nous y vivrons indépendans, et souvent nous en sortirons pour aller combattre sous vos murailles, pour aller prodiguer notre sang à la défense de nos assassins. N'en demande pas plus, Mulei ; jamais les Abencerrages ne rentreront dans Grenade, tant que l'air qu'on y respire sera souillé par Boabdil.

Ainsi parle Zéir. Ses frères applaudissent, et repoussent avec horreur les présens qu'on leur destinoit : ils ordonnent aux ambassadeurs de sortir aussitôt de leur ville. Mulei, qu'ils veulent retenir, résiste à leurs tendres instances, et vient porter au roi coupable la réponse de la fière tribu. Je m'informai de Zoraïde ; j'appris avec inquiétude qu'elle n'étoit plus dans Carthame ; que, suivie de la seule Inès, elle avoit disparu depuis peu de jours.

Je la plaignis, je lui donnai des larmes. Hélas ! c'étoit sur moi-même que bientôt je devois pleurer.

Boabdil avoit dès long-temps envoyé dans toute l'Afrique solliciter des secours. Les tribus errantes des Bérébères, peuples pasteurs du pied de l'Atlas, firent partir six mille cavaliers conduits par le jeune Ismaël et par son épouse Zora ; couple heureux autant qu'aimable, dont les mœurs douces et pures, la tendresse, la touchante union, de-

vroient servir d'exemple à tous les mortels. Ils furent suivis du prince Alamar, déjà fameux dans l'Ethiopie par sa force, par sa valeur, et qui, suivi de dix mille noirs, accourut défendre nos murs. Boabdil reçut ce guerrier comme son dieu tutélaire, lui prodigua les sermens, les caresses ; et la conformité de leurs caractères les unit bientôt d'une étroite amitié.

Je fus assez infortunée pour plaire au féroce Alamar. Incapable de ce respect tendre, de cette délicate timidité, qui rendent contagieux l'amour, le téméraire Africain osa me déclarer ses vœux. Alamar n'étoit pas né pour qu'on lui pardonnât cette audace : ses yeux ardens et farouches, sa taille de géant, son visage noirci, ne pouvoient inspirer que l'effroi. Je frissonnois en l'écoutant; et sa sanguinaire valeur, son mépris du ciel et des hommes avoient fait naître pour lui dans mon ame une insurmontable aversion. Je lui répondis avec la

fierté qui convenoit à ma naissance, sur-tout à mes sentimens; mais je pris soin de ne pas offenser l'allié de ma patrie, l'ami redoutable de Boabdil.

Ce fut alors que la reine Isabelle, après avoir réuni son armée à celle de Ferdinand, vint établir son camp devant nos murailles, et nous fit annoncer par ses hérauts qu'elle avoit juré de périr ou de s'emparer de Grenade. Boabdil, pour toute réponse, envoya le prince africain attaquer le camp espagnol. Alamar porta la terreur jusques aux tentes de la reine, renversa tous les guerriers qui tentèrent de l'arrêter, fit un massacre affreux des Chrétiens, et revint, couvert de gloire, demander à Boabdil de lui donner ma main pour prix de ses travaux. Boabdil y consent avec joie: lui-même conduit l'Africain dans le palais de mon père, déclare au malheureux Mulei qu'il a disposé de sa fille, et m'annonce que le lendemain je serai l'épouse du prince Alamar.

Mon père sans autorité ne pouvoit pas me défendre ; Almanzor étoit dans les Alpuxares, occupé de chercher des soldats. Sans appui, sans secours que mes larmes, inutiles avec mes tyrans, je n'espérai que dans mon courage ; le désespoir me fit tout oser.

J'allai trouver la jeune Zora, cette vaillante amazone venue avec les Bérébères à la défense de notre patrie. Dès les premiers jours de son [illegible], je m'étois senti pour Zora ce penchant involontaire que nous commande la vertu. Elle connoissoit et plaignoit mes malheurs ; elle haïssoit Alamar. Je n'hésitai pas à me confier à son zèle, je lui demandai son secours. L'aimable étrangère prépara ma fuite, me donna pour m'accompagner trente de ses braves Numides, leur fit jurer de me défendre, de plutôt mourir que de m'abandonner ; et, sûre de leur fidélité, Zora m'ouvrit, dans les ténèbres, la porte qu'elle gardoit. Je m'échappai de Grenade, en-

tourée de mon escorte, ne sachant encore où porter mes pas. La ville des Abencerrages étoit la retraite la plus sûre : mais leur chef Zéir et deux de ses frères avoient soupiré pour moi ; ce n'étoit pas à des amans, même vertueux, que je voulois confier ma vie. Je pensai qu'auprès de Malaga, dans le palais solitaire que mon père Mulei-Hassem m'avoit autrefois donné, je pourrois cacher ma vie aux recherches d'Alamar, je pourrois instruire mon frère de la violence qu'on faisoit à mon cœur. Je prends aussitôt cette route, suivie de mes cavaliers, ne marchant que la nuit de peur d'être surprise, et priant le ciel de me dérober aux poursuites de mon ennemi.

Mes prières furent vaines. J'avois à peine atteint le rivage des mers, que je me vois environnée par un escadron d'Alamar. Mes courageux Bérébères résistent et me défendent : mais, accablés par le nombre, ils sont égorgés ou mis dans les fers. Le chef de ces horribles noirs me saisit, m'enlève mourante, me porte dans un

navire qui l'attendoit non loin du bord. Il y monte avec ses captifs, et m'annonce alors que son maitre, voulant s'assurer son épouse, me faisoit conduire dans ses états.

Mes malheurs étoient à leur comble. La mort seule pouvoit m'arracher au sort affreux qui m'attendoit : je voulus la chercher dans les flots, pendant la tempête que nous essuyâmes ; mes gardes m'attachèrent au mât du navire. Vous savez le reste, seigneur ; votre courage plus qu'humain m'a sauvée de ces barbares : mais mon malheur nous a ramenés dans les états de Boabdil. Je tremble des périls qui me menacent encore ; cependant j'éprouve une douceur secrète en songeant que vous me défendez.

Ainsi finit le récit de la belle Zuléma. Gonzalve, charmé de l'entendre, ne peut exprimer ses transports : agité de mille pensées, il livre son ame à l'espoir, à la tristesse, à la crainte ; et Zuléma le laisse en proie à ces sentimens divers.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

SOMMAIRE

DU LIVRE CINQUIÈME.

Impression que fait sur Gonzalve le récit de Zuléma. Situation des deux amans. Les blessures de Gonzalve le retiennent. Le siège de Grenade se continue. Préparatifs de Ferdinand. Isabelle occupe l'armée par des jeux. Combat de taureaux. Fêtes espagnoles. Soins vigilans d'Almanzor. Songe et terreur de Moraïme. Almanzor part avec Alamar pour aller surprendre les Chrétiens pendant la nuit. Attaque et incendie du camp d'Isabelle. Exploits d'Alamar et d'Almanzor. Mort du prince de Portugal : désespoir de son épouse. Almanzor ne veut point rentrer dans Grenade : il fait camper les Maures sur le champ de victoire. Effroi des Espagnols. Discours religieux d'Isabelle : elle ranime ses troupes. Lara les établit dans des retranchemens.

LIVRE CINQUIÈME.

JEUNES cœurs qui savez aimer, vous n'avez pas oublié ce jour où l'objet de votre tendresse vous fit palpiter pour la première fois. Il vous souvient que le doux plaisir, le délicieux sentiment dont vous étiez enivrés, étoit troublé par la crainte qu'un heureux rival ne vous eût prévenus, que celle à qui vous vouliez plaire ne fût enchaînée par d'autres liens : elle étoit si belle, elle annonçoit tant de vertus, qu'il vous sembloit impossible qu'un seul mortel eût pu la voir et ne pas brûler pour elle. Avant d'oser lui déclarer ce que votre trouble avoit déjà dit, vous vous efforciez, en tremblant, de pénétrer son secret ; vous vous alarmiez d'une parole, vous interprétiez un regard ; et, lorsqu'après mille détours, après cent questions éludées, vous parvîntes à vous assurer que son ame

libre et paisible étoit encore à conquérir, que vous pouviez prétendre au bonheur, à la félicité suprême d'y faire naître le premier amour.... Ah! jeune amant, rappelle-toi ce que tu sentis, et donne tous les jours qui te restent pour jouir encore d'un semblable instant.

L'heureux Gonzalve en jouissoit. Depuis que la princesse maure a parlé de son aversion pour le féroce Alamar, depuis qu'en racontant sa vie elle a fait entendre au héros qu'elle n'a point connu l'amour, Gonzalve osoit ouvrir son ame à l'espoir; Gonzalve, sans cesse occupé de ce récit, l'avoit toujours présent à sa pensée: dans le silence des nuits, il voyoit, il écoutoit Zuléma. La seule idée de cet Africain osant aspirer à lui plaire venoit allumer sa fureur: il brûloit d'être devant Grenade, de voir, de joindre ce fameux guerrier, de le vaincre, de le punir de son audace criminelle. Son cœur étonné connoissoit la haine; et sa colère contre Alamar lui faisoit presque

souhaiter de quitter bientôt l'objet de ses vœux.

D'autres pensées plus douces, mais non moins tendres, occupoient la jeune princesse. Sûre de l'amour de cet étranger sans s'être permis de le desirer, décidée à lui consacrer sa vie sans s'être avoué qu'elle l'aimoit, elle formoit le dessein de retourner avec lui près de son père: il lui sembloit que sous sa garde elle n'avoit plus rien à redouter. Mulei, Almanzor, Boabdil, Alamar lui-même, tout le peuple maure, devoient respecter ou craindre ce héros; sa valeur, qu'elle connoissoit, pouvoit délivrer Grenade; et la fille de Mulei-Hassem étoit la seule récompense digne d'être offerte à tant de vertus.

Telles étoient les chimères dont se repaissoit Zuléma. Mais les blessures de Gonzalve doivent le retenir long-temps: la princesse dépêche en secret un esclave à Mulei-Hassem pour l'instruire des lieux qu'elle habite. En attendant le re-

tour de cet envoyé fidèle, elle se croit obligée d'employer tous ses momens à s'occuper de son libérateur : toujours près de lui, sans cesse attentive aux progrès de sa guérison, elle le veille, le garde, et charme par son entretien une solitude chère à tous deux.

Tandis que le temps nécessaire pour rendre à Gonzalve ses forces s'écoule dans des soins si doux, l'armée espagnole devant Grenade se plaint de l'absence de son héros : humiliée par les exploits d'Alamar, elle brûle de se venger. Les jeunes chefs, Gusman, Cortez, le prince de Portugal, les soldats, les capitaines, demandent à grands cris l'assaut. Ferdinand s'oppose à leurs vœux ; Ferdinand n'est pas prêt encore. Grenade, environnée de mille tours, trop vaste pour être bloquée, communique par l'orient aux Alpuxàres, et trouve dans ces montagnes des vivres et des soldats. Carthame (1), du côté du midi, bâtie sur

1 Cette ville de Carthame n'est point celle

des rocs inaccessibles, gardée par les Abencerrages, inquiète les Espagnols. Un peuple immense et belliqueux, des alliés nombreux et vaillans, défendent la ville assiégée; et le fougueux courage d'Alamar, la tranquille valeur d'Almanzor, préparent une résistance dont le temps seul peut triompher.

Le roi d'Aragon, formé par son père dans ses longues guerres contre les Français, envoie des détachemens dans les Alpuxares surprendre, enlever les convois; il s'empare du courant des fleuves; il veut que la famine combatte pour lui. Sa prévoyance va plus loin: instruit déjà dans cet art affreux qui met le tonnerre dans la main des hommes, qui rend désormais inutiles l'adresse et la force guerrières, Ferdinand creuse d'étroits souterrains, qu'il conduit sous les murs de Grenade; là, le salpêtre, le soufre,

située au midi d'Antequerre, près de Malaga; c'est une autre Carthame, plus voisine de Grenade et peu éloignée de Loxa.

doivent s'enflammer tout-à-coup, éclater avec fracas, faire voler les tours dans les airs, et livrer aux assaillans une entrée large et facile. Tous les apprêts, toutes les machines qu'inventa le démon de la guerre, sont employés par Ferdinand : mais, pour assurer leur succès, il est forcé d'en suspendre l'usage. Aguilar loue sa prudence, le vieux Tellez approuve ses lenteurs, et l'intrépide Lara semble dire par son silence qu'on ne peut vaincre sans son ami.

Pendant cette longue inaction, capable de décourager l'armée, Isabelle, par des jeux guerriers, cherche à distraire l'ardente jeunesse que son époux sèvre des combats. Cette grande reine connoît dès long-temps combien la présence de l'objet qu'il aime augmente la valeur d'un Espagnol; elle sait que, chez sa nation, l'amour, le brûlant amour, est le plus fort aiguillon de la gloire : elle a voulu que sa cour la suivît. Les plus belles des Castillanes sont auprès d'elle

dans son camp : Blanche de Médina Céli, Eléonore de la Cerda, Séraphine de Mendoze, Léocadie de Fernand Nugnès, une foule d'autres beautés, dont chacune est l'idole d'un héros, environnent sans cesse la reine et s'effacent mutuellement. Mais toutes sont éclipsées par la princesse de Portugal : fille d'Isabelle [1], glorieuse de porter ce nom, elle en est digne par ses charmes, plus encore par ses vertus. Adorée de l'heureux Alphonse, qui vient de recevoir sa foi, la jeune et tendre princesse n'est occupée que de retenir la valeur imprudente de son époux. Jaloux de la renommée de ce fameux Almanzor, l'honneur, le soutien de Grenade, Alphonse témoigne hautement son desir de s'éprouver contre lui. Sa tremblante épouse n'ose l'en détourner: mais

[1] L'infante Isabelle, fille aînée de la reine Isabelle, avoit épousé Alphonse, fils du roi de Portugal. Elle devint veuve peu de temps après son mariage.

un noir pressentiment fait en secret couler ses larmes, et le seul nom d'Almanzor lui cause un mortel effroi.

Au milieu du camp est un vaste cirque environné de nombreux gradins: c'est là que l'auguste reine, habile dans cet art si doux de gagner les cœurs de son peuple en s'occupant de ses plaisirs, invite souvent ses guerriers au spectacle le plus chéri des Espagnols. Là, les jeunes chefs, sans cuirasse, vêtus d'un simple habit de soie, armés seulement d'une lance, viennent, sur de rapides coursiers, attaquer et vaincre des taureaux sauvages. Des soldats à pied, plus légers encore, les cheveux enveloppés dans des réseaux, tiennent d'une main un voile de pourpre, de l'autre des flèches aiguës. Un alcade proclame la loi de ne secourir aucun combattant, de ne leur laisser d'autres armes que la lance pour immoler, le voile de pourpre pour se défendre. Les rois, entourés de leur cour, président à ces jeux san-

glans ; et l'armée entière, occupant les immenses amphithéâtres, témoigne, par des cris de joie, par des transports de plaisir et d'ivresse, quel est son amour effréné pour ces antiques combats.

Le signal se donne, la barrière s'ouvre : le taureau s'élance au milieu du cirque. Mais, au bruit de mille fanfares, aux cris, à la vue des spectateurs, il s'arrête inquiet et troublé : ses naseaux fument ; ses regards brûlans errent sur les amphithéâtres ; il semble également en proie à la surprise, à la fureur. Tout-à-coup il se précipite sur un cavalier, qui le blesse et fuit rapidement à l'autre bout. Le taureau s'irrite, le poursuit de près, frappe à coups redoublés la terre, et fond sur le voile éclatant que lui présente un combattant à pied. L'adroit Espagnol, dans le même instant, évite à la fois sa rencontre, suspend à ses cornes le voile léger, et lui darde une flèche aiguë qui de nou-

veau fait couler son sang. Percé bientôt de toutes les lances, blessé de ces traits pénétrans dont le fer courbé reste dans la plaie, l'animal bondit dans l'arène, pousse d'horribles mugissemens, s'agite en parcourant le cirque, secoue les flèches nombreuses enfoncées dans son large cou, fait voler ensemble les cailloux broyés, les lambeaux de pourpre sanglans, les flots d'écume rougie, et tombe enfin épuisé d'efforts, de colère et de douleur.

Ce fut dans un de ces combats que le téméraire Cortez pensa terminer une vie destinée à de si grands exploits. Brûlant de se signaler aux yeux de la belle Mendoze, qui dès long-temps possède son cœur, Cortez, sur un andalous, blessoit et fuyoit un taureau furieux. Malgré le péril dont il est menacé, le jeune amant regarde toujours la beauté qui toujours l'occupe, lorsqu'il voit tomber dans l'arène la fleur d'oranger qui paroit

son sein. Cortez se précipite à terre, court, se baisse ; et le taureau vole, il va frapper l'imprudent Cortez.... Un cri de Séraphine l'avertit : Cortez, sans quitter la fleur, dirige d'un œil sûr sa lance à l'épaule de l'animal, qu'il jette expirant sur le sable.

Toute l'armée applaudit : Isabelle veut couronner Cortez. Cortez refuse la couronne en montrant la fleur précieuse qu'il a pensé payer de sa vie ; il la couvre de mille baisers, il la presse contre son cœur, brise sa lance et quitte le cirque.

Ainsi s'écoulent les jours. Dès que la nuit amène les étoiles, mille flambeaux allumés et réfléchis dans le cristal éclairent de toutes parts les superbes tentes de la reine. Là, toutes les beautés de la cour, éclatantes d'or et de pierreries, la tête nue, seulement parée de leurs cheveux longs et flottans, laissent au milieu d'elles un vaste espace où les

hautbois mêlés aux timbales appellent les jeunes héros. Ils y paroissent en habits de fête, couverts d'un riche et court manteau qu'une agraffe d'or relève avec grace ; leur chapeau large et rabattu est surmonté de plumes rouges que rassemble un nœud de diamans ; leur chevelure tombe par boucles sur leur fraise éblouissante ; et le léger duvet d'ébène qu'ils laissent croître au-dessus de leurs lèvres semble donner de nouveaux charmes à leur visage doux et guerrier.

Chacun d'eux présente la main à celle que son cœur préfère. Les instrumens donnent le signal ; et, dans une danse noble, mesurée, où la gravité n'ôte rien au plaisir, où la décence ajoute à la grace, les deux amans attirent tous les yeux en ne regardant qu'eux seuls [1]. Bientôt des airs plus rapides donnent l'essor à leur légèreté : ils se mêlent, se joignent, se quittent, reviennent pré-

[1] La sarabande.

cipitamment à la place qu'ils ont laissée, se fuient de nouveau pour s'atteindre encore, et savent peindre dans leurs mouvemens les transports, les tendres surprises, la douce langueur de l'amour. [1]

Lorsque la sévère Isabelle a mis fin à ces jeux aimables, et que les jeunes beautés, retirées dans leurs asyles, donnent aux tendres souvenirs les heures destinées au sommeil, leur amant, qui veille comme elles, erre autour de la tente heureuse qui renferme l'objet de ses vœux. Cortez sur-tout, l'amoureux Cortez vient, toutes les nuits, attendre l'aurore à la porte de Séraphine. Un voile léger est le seul obstacle qui le sépare de son amante : mais ce voile est impénétrable ; le respect en est le gardien. Enveloppé d'un large manteau, soutenu sur sa longue épée, Cortez fait doucement frémir les cordes plaintives d'une guitare, et chante sur un air

[1] Les SEGUIDILLAS.

lent ces paroles interrompues par ses soupirs :

Dérobe ta lumière, ô lune trop brillante !
Nuit, garde le secret de ma timide ardeur;
Zéphyrs, portez ma voix jusques à mon amante,
Mais qu'elle s'arrête à son cœur.
Et vous, qui, loin de cette belle,
Ignorez de l'amour les douloureux tourmens,
Dormez, dormez, indifférens;
Vous seriez mes rivaux, si je vous parlois d'elle.

Pendant le jour, hélas! réduit à me contraindre,
Je tremble qu'un soupir ne trahisse mes feux :
Je desire la nuit; alors j'ose me plaindre,
Et je me crois moins malheureux.
Vaine erreur! loin de sa présence
Le monde est un désert; seul j'y parle d'amour:
Reviens, reviens, flambeau du jour;
J'aime mieux la revoir, et garder le silence.

Au milieu d'une de ces nuits où le repos du camp n'étoit troublé que par les plaintes des amans, Almanzor, fatigué des travaux, des inquiétudes qui l'occupent sans cesse, goûtoit auprès de

Moraïme les douceurs d'un tranquille sommeil. Ce héros, dont l'ame intrépide ne connoît d'autres passions que la gloire et son épouse, après avoir donné tout le jour à visiter les remparts, à fortifier les postes, à redoubler par son exemple le courage des soldats, revenoit chaque soir avec l'ombre trouver la solitaire Moraïme, la rassurer contre des périls qu'il ne craignoit pas pour elle, et chercher dans ses embrassemens cette récompense si pure que le chaste amour donne à la vertu.

Tandis qu'au fond de leur palais tous deux, en se tenant la main, reposent sur un lit de pourpre, Moraïme jette un cri terrible, et s'éveille baignée de pleurs: troublée, respirant à peine, elle se précipite, en poussant des sanglots, dans les bras d'Almanzor surpris; elle le presse contre son cœur; elle l'inonde de ses larmes.

Chère épouse, lui dit le héros, d'où vient cette terreur soudaine? Qui peut

te causer tant d'effroi ? Je suis ici, ma tendre Moraïme ; c'est contre mon sein que ton sein palpite ; c'est ton Almanzor qui te parle, qui te rassure, qui te défend.

Ah ! mon bien aimé, répond-elle, quel horrible songe vient de m'effrayer ! J'ai vu.... Mes sens m'abandonnent ; ma voix expirante ne peut achever... J'errois dans cette vaste plaine qui nous sépare de nos ennemis ; les deux armées étoient en présence, nos Maures bordoient les remparts... Je t'ai vu, brillant de lumière, resplendissant des feux de l'acier, t'avancer seul, défier Gonzalve, et combattre ce Castillan. Je t'ai vu vainqueur, mais couvert d'un crêpe qui t'enveloppoit de ses noirs replis. Nul mortel n'osoit t'approcher. Je cours, je vole à ta rencontre, je veux te serrer dans mes foibles bras... le crêpe s'étend sur ma tête ; nous tombons tous deux dans un lac de sang...

O mon époux, ô mon ami, je con-

nois trop bien ta grande ame pour chercher à l'intimider : mais je te demande, mais je te supplie de te souvenir que dans l'univers Moraïme n'a que toi seul. Ma famille est presque détruite ; mon père et mes frères sont tombés sous les coups de Boabdil ; ma mère est morte de douleur, ce qui reste des Abencerrages est exilé de Grenade : j'ai tout supporté, j'ai vécu ; le ciel me laissoit Almanzor. C'est sur toi que j'ai réuni toutes les affections que j'avois perdues ; c'est toi que mon cœur a fait héritier de tous les sentimens qu'il connut jamais. Voudrois-tu me ravir, hélas ! le seul bien que le sort m'ait laissé ? Voudrois-tu, plus barbare que lui, condamner ta Moraïme.... ? Elle en mourroit à l'instant même ; elle expireroit d'un supplice affreux. Prends pitié de moi, trop vaillant héros ; promets de rester derrière nos murailles, de te borner à défendre ces tours qui n'ont d'appui que ton bras ; jure de ne jamais quitter ton

épouse, ta Moraïme, pour aller prodiguer tes jours, dans cette plaine fatale, à la défense d'un roi perfide qui déteste tes nobles vertus, qui te livrera peut-être aux bourreaux quand tu auras sauvé son empire.

Moraïme, répond Almanzor en répandant quelques larmes, tu m'es plus chère que la vie; mais mon devoir m'est plus cher que toi. Je sais quel est Boabdil, et tu n'ignores pas toi-même que j'ai toujours un moyen terrible de me soustraire à ses fureurs. Ce n'est pas pour ce monstre que je combats; c'est pour ma religion; c'est pour ma patrie; c'est pour laisser sur ma tombe un nom qui soit à ma veuve un héritage de respect. O ma digne et fidelle épouse, ne tente pas d'affoiblir ma vertu : c'est toi qui la fis naître dans mon ame; c'est toi qui la nourris de tes saints exemples, qui l'embellis de tes purs attraits. Pour pouvoir cesser de l'aimer, il faudroit ne plus te chérir.

Mais rassure-toi, Moraïme : je ne médite point de quitter nos remparts ; l'intérêt du Maure me le défend. Je reste avec toi, mon amie, avec celle dont un seul regard, un seul mot, un tendre sourire me récompensent de tous mes travaux. Essuie tes pleurs : le dieu des combats va peut-être finir nos misères ; peut-être mes heureux efforts dans peu nous obtiendront la paix. Eh ! quelle gloire, quel bonheur, si ce peuple, sauvé par mes soins, disoit en te voyant passer : Voilà l'épouse, voilà l'amante de notre libérateur !

En prononçant ces mots, il l'embrasse, la rassure, lui promet encore de ne point sortir des murailles. Moraïme se fait répéter ces consolantes paroles : elle croit, elle a toujours cru tout ce que lui dit Almanzor. Mais son effroi ne peut se calmer, mais ses larmes ne tarissent point ; quand tout-à-coup le son des trompettes retentit près de leur palais. Almanzor étonné se lève ; il écoute : le bruit des

armes se mêle à celui des coursiers. Le héros s'élance à son glaive, couvre sa tête d'un large turban, revêt à la hâte sa forte cuirasse, et, sans vouloir entendre Moraïme, il court s'informer lui-même de la cause de ce mouvement.

A peine arrivé sur la place, il voit, au milieu des flambeaux, à la tête des noirs Africains, Alamar, le fier Alamar, monté sur un coursier de Suz, couvert d'une peau de serpent dont les écailles impénétrables le garantissent presque tout entier, dont la tête sanglante et hideuse se replie autour de son turban vert.

Prince de Grenade, lui dit le barbare, tu dors, et moi je vais combattre; tu reposes près de ton épouse, et moi je vais porter le feu dans les tentes de Ferdinand : j'en ai l'ordre de Boabdil. Je cours, avec mes seuls guerriers, attaquer ces fiers Espagnols qui, nous croyant trop lâches pour les surprendre, attendent, au milieu des fêtes, que la famine

nous rende captifs. Je vais troubler ces fêtes superbes ; je vais inonder de sang ces pavillons, séjour des plaisirs. Almanzor ose-t-il me suivre ?

Il dit. Le héros le regarde avec un sourire amer : Sois tranquille, lui répond-il, Almanzor te devancera.

Son ordre appelle aussitôt les Zégris et les Alabez. Il demande un de ses coursiers, s'arme de sa pesante masse, s'élance à côté d'Alamar, semblable au dieu des batailles, fait défiler en silence les trois escadrons réunis, et sort par la porte d'Elvire.

Ils marchent, ils sont dans la plaine. Avant d'arriver aux premières gardes, Almanzor convient avec Alamar de l'ordre qui doit s'observer : les Zégris, sous leur chef Maaz, se porteront au centre du camp, où les guerriers de Castille gardent leur reine Isabelle ; la gauche, défendue par le vieux Tellez et par les chevaliers de Calatrave, sera

surprise par les Africains commandés par Alamar ; Almanzor et ses fidèles Alabez feront leur attaque à la droite où s'est placé le roi Ferdinand au milieu des Aragonais.

On obéit, on se sépare : on avance d'un pas égal, rapide, mais sans tumulte. Les ténèbres favorisent les Maures ; la sécurité de leurs ennemis semble assurer leur succès. Les premières gardes sont immolées ; les secondes ont le même sort. On arrive aux retranchemens, et les coursiers d'Afrique les ont franchis. Alors la troupe d'Alamar jette des cris épouvantables, celle d'Almanzor lui répond ; les Zégris au centre répètent ces clameurs. Au même instant, et des trois côtés, le camp est inondé de Maures. Semblables aux lions gétules qui rencontrent dans le désert un troupeau de chevreuils timides, ils se jettent sur les Espagnols, attaquent, poursuivent, égorgent ceux qui fuient, ceux

qui résistent, entassent les corps expirans, et craignent que leurs bras lassés ne puissent servir leur fureur.

Alamar, ivre de sang, seul, et déjà loin des siens, dans le tumulte, dans les ténèbres, parcourt le quartier de Tellez, brisant, immolant au hasard tout ce qui vient s'offrir à sa rage. Le vieux Tellez, au premier bruit, a fait sonner la trompette : le glaive à la main, sans bouclier, sans casque, précédé de quelques flambeaux, il court, il appelle ses chevaliers. Alamar l'entend, vole à lui, renverse ceux qui l'environnent, saisit le vieillard par ses cheveux blancs qu'ont épargnés plus de cent combats, frappe, et d'un coup de cimeterre enlève cette tête vénérable, respectée depuis si long-temps. Sans s'arrêter, l'Africain s'élance vers l'escadron de Calatrave, qui se rassemble, se forme en désordre pour se rendre à la voix de Tellez. Alamar arrive comme la foudre : Voici votre chef, crie-t-il; je vous le

rends sans rançon. Il leur jette alors la tête sanglante, se précipite dans cet escadron, le dissipe, le met en fuite, et couvre la terre de morts.

Pendant ce temps, le brave Almanzor répand la terreur au quartier du roi. Les Aragonais, surpris, accablés, périssent ou se dispersent. Leurs chefs Aranda, Montalvan, veulent en vain rallier les fuyards : ils tombent sous les Alabez, qui, fermes, serrés dans leurs rangs, semblables à la mer en courroux lorsqu'elle envahit ses rivages, s'avancent, détruisent, renversent tout ce qui tente de les arrêter. Almanzor dirige leur course sans trouble comme sans fureur : il dédaigne de frapper des vaincus ; il s'occupe du fruit de la victoire plus que du carnage qui doit l'acheter. Déjà ses ordres sont donnés ; déjà les flambeaux s'allument. Les tentes sont embrasées ; des torrens de fumée épaisse s'élèvent à gros bouillons, et vomissent une longue flamme qui s'accroît en on-

doyant. Alamar et ses Africains l'apperçoivent à l'aile gauche : aussitôt les feux se répandent dans le quartier de Tellez. Les pavillons tombent, l'incendie éclate ; et les deux flammes, s'élevant ensemble, menacent de se joindre dans peu de momens.

Ferdinand, à demi nu, armé seulement d'une épée, avoit, à la première alarme, précipité ses pas vers Isabelle. Là s'étoient rassemblés autour de la reine le prince de Portugal, Lara, Cortez, Aguilar, tous les héros de Castille. Là, les redoutables Zégris avoient trois fois été repoussés ; et leur chef Maaz, poursuivi par Lara, cédoit en frémissant la victoire. L'auguste Isabelle, craignant pour le roi, couroit elle-même à son secours, lorsque ce monarque, tremblant pour elle, arrive auprès de son épouse. Rassuré par sa présence, Ferdinand veut achever de s'armer pour aller combattre Almanzor.

Mais, à ce nom, au bruit de ses ex-

ploits, à la vue du vaste incendie qui déjà répand une horrible clarté, le prince de Portugal Alphonse, l'impétueux Alphonse, s'élance comme un jeune faon qui va chercher la flèche mortelle. Guidé par les cris de terreur, il vole à travers les flammes, arrive, joint Almanzor, et lui porte un coup de sa lance; elle se brise sur la cuirasse du Grenadin.

Almanzor ébranlé s'arrête, tourne vers le Portugais des yeux brûlans de courroux. Il va le frapper de sa masse; il le voit à pied, suivi de peu des siens: alors sa générosité l'emporte sur sa colère; Almanzor quitte son coursier, tire son sabre, et s'avance vers Alphonse, qui l'attend le fer à la main.

Ils s'approchent, ils s'attaquent: leurs glaives croisés font jaillir du feu, leurs armes résistent aux coups redoublés. Almanzor reçoit dans le bras une blessure profonde qui vient encore déchirer son flanc. Alphonse jette un cri de joie;

main également fort des deux mains, Almanzor saisit de la gauche son redoutable cimeterre, et, pressant de plus près son ennemi surpris, d'un revers il fend la poitrine de l'intrépide Portugais. Alphonse tombe et mord la terre : il fait d'inutiles efforts pour menacer son vainqueur ; il perd à l'instant la voix et la vie.

O malheureuse Isabelle, épouse, amante infortunée du héros qui vient d'expirer, on t'apprenoit dans ce moment que le téméraire Alphonse étoit aux mains avec Almanzor. Malgré les cris de la reine, malgré les prières de Ferdinand, la jeune Isabelle, pâle, échevelée, court, vole à travers les flammes, appelant Alphonse, Alphonse... Elle arrive, et voit son époux dépouillé déjà de son casque, tournant ses yeux à demi fermés vers Almanzor qui s'éloignoit.

Cher Alphonse, s'écrie-t-elle en se précipitant sur son corps, cher Alphonse, attends ton épouse, sa douleur

va la joindre à toi. Le voilà donc ce doux hyménée qui devoit nous assurer une si longue suite de beaux jours ! Les voilà ces fortunés liens qui nous unissoient à jamais ! Alphonse, mon cher Alphonse, l'amour d'Isabelle ne t'a pas suffi. Hélas ! je ne méritois pas de vivre long-temps ton épouse ; le sort barbare ne l'a pas voulu, du moins il ne pourra nous séparer.

A ces mots, elle se relève, le désespoir dans les yeux, saisit le glaive d'Alphonse, et va le plonger dans son sein, lorsque la reine et Ferdinand parviennent enfin à s'emparer d'elle. On veut l'arracher de ce lieu funeste ; elle échappe à tous les efforts, méconnoît la voix de sa mère, repousse ses caresses tendres, retourne se jeter sur le corps d'Alphonse, et s'y enchaîne de ses foibles bras.

Almanzor, qui la voit de loin, à la lueur des flammes dévorantes, ne peut retenir ses pleurs. Malheureux ! dit-il,

qu'a... je fait ? C'est une veuve désolée, dont mon bras immola l'époux ; c'est une amante au désespoir dont j'ai causé l'éternel malheur ! Ah ! Moraïme.... Moraïme... peut-être bientôt... Ses larmes redoublent ; mais, éloignant ces tristes pensées, et prononçant le nom de sa patrie, il poursuit sa course rapide, prolonge, augmente l'incendie, et rejoint enfin Alamar, qui, rouge de sang, lassé de carnage, venoit au devant de lui, sur des monceaux de cadavres.

Les deux héros se félicitent, concertent ensemble de nouveaux desseins. Ils voient, à la clarté des feux, un bataillon hérissé de dards, formé loin des ruines du camp. Ce bataillon, composé des vieilles bandes castillanes, trois fois vainqueur des Zégris que Maaz rallioit au loin, présente une forêt de lances inaccessible des quatre côtés. Au milieu, la reine Isabelle, assise sur un bouclier, soutenue par Ferdinand, tient dans ses

bras sa fille mourante, la serre contre son sein, la couvre de baisers, de larmes, et cherche à rappeler du moins à cette veuve inconsolable qu'il lui reste encore une mère.

Autour d'elle sont Aguilar, Cortez, Gusman et Lara, les chefs, les héros de l'armée, attendris de ce spectacle, indignés contre la fortune, versant à la fois des pleurs de colère et de compassion. Ils brûlent d'attaquer le Maure; ils ne peuvent quitter cette enceinte, dernier refuge de leurs rois, dernier asyle de leurs drapeaux: ils frémissent de honte, de rage, se précipitent au-delà des rangs pour aller chercher Almanzor, et, rappelés par le monarque, reviennent à regret à sa voix.

Ainsi l'animal courageux né dans les rocs des Pyrénées pour la défense des troupeaux, attaché par de fortes chaînes à la porte d'une bergerie, et qui voit de loin des loups ravissans, gronde, se hérisse, menace, remplit l'air d'af-

freux hurlemens, mord sa chaîne qu'il a tendue de tout son poids, de tout son effort, et fait retentir le bruit de ses dents qu'il aiguise sur elles-mêmes.

Calme au sein de la victoire, comptant pour rien ses succès tant que Grenade n'est pas délivrée, Almanzor propose de se réunir pour porter les derniers coups à cette redoutable phalange, et terminer la guerre en la détruisant. Mais les forces du grand Almanzor ne peuvent servir son courage : le sang qui coule en abondance de sa douloureuse blessure, ses souffrances qu'il dissimule et qu'a redoublées un instant de repos, ne permettent pas à ce vaillant prince de revoler aux combats. Les Alabez, dont il est adoré, tremblant pour ses jours précieux, refusent à haute voix de le suivre. Les Africains, Alamar lui-même, satisfaits des exploits de la nuit, demandent à retourner à Grenade. Le héros pensif les écoute : il médite un nouveau projet qui lui conservera son

avantage, qui doit redoubler la consternation de ses ennemis vaincus. Il sait combien à la guerre il est important d'inspirer l'effroi, combien souvent un pompeux appareil en impose plus que la victoire même : il appelle le fier Alamar, rassemble autour de lui ses capitaines ; et prenant sur eux ce noble ascendant que leur conscience donne aux grands hommes :

Eh bien ! leur dit-il, je cède, Almanzor consent au repos ; mais vous ne consentirez pas à perdre le fruit de tant de succès, à regagner en fugitifs des remparts menacés encore. Amis, jurons de n'y rentrer qu'après avoir chassé ces barbares, qu'après avoir exterminé ce qui reste de nos ennemis. Dressons nos tentes à cette place, que l'armée entière s'y rende. Opposons le camp des vainqueurs au camp que nous avons détruit ; et que l'Espagnol, assiégé par nous, éprouve à son tour les fléaux que trop long-temps il nous fit souffrir.

Il dit. Ses guerriers applaudissent, Alamar approuve un si grand dessein. Ce prince part aussitôt pour aller chercher le roi Boabdil, pour amener avec ce monarque les troupes, les secours nécessaires. Il vole, arrive à l'Alhambra, répand l'heureuse nouvelle; et le peuple, les citoyens, font éclater leur bruyante joie. Les portes de la ville s'ouvrent; Boabdil, suivi d'Alamar, sort à la tête de ses bataillons. La campagne est couverte de Maures, de coursiers traînant dans des chars des armes, des toiles, des vivres. L'armée environne Almanzor, l'appelle son dieu tutélaire, son héros, son libérateur. Le roi lui-même confirme ces noms. Dans l'espace déjà circonscrit, mille et mille tentes se dressent. Un magnifique pavillon s'élève au centre pour Boabdil; Almanzor et les Alabez se retirent à l'aile droite; Alamar, avec ses guerriers, va se placer à la gauche : l'armée est établie en peu

d'heures. Des soldats frais et nombreux occupent les postes avancés ; et six mille lances rangées devant le camp présentent les têtes sanglantes que les féroces Africains ont rapportées du combat.

Cependant les rayons du jour viennent découvrir ce spectacle, et présenter aux Castillans l'horrible image de tant de malheurs. Toutes leurs tentes sont consumées ; les machines, les magasins fument sous des monceaux de cendre ; des milliers de cadavres épars nagent dans des ruisseaux de sang. Ici sont des infortunés palpitant encore sous des ruines ; là des guerriers sans vêtemens ont reçu la mort endormis. Chaque soldat cherche des yeux le frère, l'ami qui lui manque : sa pieuse douleur est trompée à l'aspect des troncs mutilés. Il voit de loin, sur un fer brillant, la tête de celui qu'il pleure : il la voit, détourne la vue en frissonnant d'horreur et d'effroi.

Ferdinand, Lara, tous les chefs, se regardent, n'osent rien résoudre : l'auguste Isabelle en pâlit. Les Castillans intimidés gardent un effrayant silence : la terreur est sur leurs visages ; le désordre se met dans leurs rangs ; ils tremblent, ils sont prêts à fuir ; mais Isabelle a su le prévoir. Isabelle, qui connoît les mœurs, le caractère de ses Espagnols, appelle aussitôt la religion au secours de leur courage éteint. Accompagnée de deux saints pontifes, précédée de la grande croix, étendard sacré de l'armée, elle va parcourir les rangs.

Amis, dit-elle avec l'accent de la ferveur, de l'espérance, adorons la main qui nous frappe, cette main nous relèvera. Le Dieu des armées est avec nous ; pourroit-il laisser la victoire à des ennemis qui l'outragent ? Il veut éprouver ses soldats ; il veut vous faire mériter la récompense qu'il vous destine. Ceux que vous pleurez en sont possesseurs : oui,

ceux que moissonna le fer dans cette nuit désastreuse vous contemplent en ce moment du haut du ciel qu'ils habitent, et vous montrent la palme immortelle que les anges ont mise en leurs mains. Ah! cessez, cessez, chrétiens, de donner des pleurs à leur cendre : ils n'ont pas besoin de vos larmes, et nous avons besoin de leurs secours. Invoquons-les; tournons nos regards avec respect, avec confiance, vers ces sanglantes dépouilles que vous semblez n'envisager qu'avec effroi. Ce sont les restes des martyrs; ce sont des reliques sacrées à qui nous devrons nos succès. Elles assurent la perte infaillible de ces barbares Musulmans; elles attirent sur ces impies la colère de l'Eternel, qui ne laisse jamais sans vengeance les outrages faits à ses saints.

Les religieux Espagnols lui répondent par des sanglots : ils jurent de mourir pour leur Dieu, aux pieds de leur reine

adore : ils invoquent le Tout-Puissant, bénissent le nom d'Isabelle, et, remplis d'un nouveau courage, veulent marcher contre l'ennemi.

Ferdinand retient cette ardeur; mais il sait en profiter. La moitié des troupes reste sous les armes, tandis que l'autre est occupée à recueillir les blessés, à donner la sépulture aux morts : la reine leur prodigue les honneurs funèbres. Lara trace pendant ce temps, au-delà du camp détruit, une large et vaste enceinte, qu'il environne d'un fossé profond. Le jour se passe dans ces tristes soins. L'armée, épuisée de lassitude, ne quitte les armes que pour le travail; mais l'inébranlable constance, la soumission, la frugalité des Castillans, leur font tout supporter sans murmure. Ils se retirent, à la fin du jour, au milieu des retranchemens : une garde choisie veille à l'entrée. Les soldats, couchés pêle-mêle, la tête appuyée sur leurs boucliers, dor-

ment sans quitter leurs lances, prêts à combattre au moindre signal. Les chefs reposent auprès d'eux ; mais les rois, plus à plaindre encore que leurs sujets infortunés, n'osent se livrer au sommeil.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.